

Tiegezh Santez Anna



Le message de Keranna :

Un chemin vers les origines

2025

Sainte Anne et la Bretagne : quelques notes à propos d'une longue histoire...

L'ancienneté du culte de sainte Anne en Bretagne est un fait historique bien fondé et irréfutable¹. Cependant, on peut encore entendre ou lire² trop souvent que la dévotion des Bretons envers l'aïeule du Christ ne serait pas antérieure aux apparitions survenues entre 1623 et 1625 à Keranna, où s'élève désormais le sanctuaire de Sainte-Anne-d'Auray³.

A Brandérion, dans ce même Pays vannetais, la chapelle de Santez-Anna-Gozh – *Sainte-Anne l'Ancienne* – avoisinant une stèle druidique, revendique son antiquité : elle aurait été élevée au XI^e siècle ou peut-être même antérieurement⁴.

En vérité, la Bretagne entière est constellée de sanctuaires⁵ qui attestent de l'ancienneté, de l'importance et de la pérennité du culte de sainte Anne dans le pays⁶. Parmi les plus célèbres, citons Sainte-Anne de Vue, Sainte-Anne de Casson et encore Sainte-Anne-des-Lieux-Saints en Guénouvry, en Pays nantais ; Sainte-Anne-du-Houlin⁷, Sainte-Anne de Langavry au diocèse de Saint-Brieuc ; Sainte-Anne-des-Grèves en Pays de Dol ; Sainte-Anne du Guerno, Sainte-Anne-Grappon dans le diocèse de Vannes ; Sainte-Anne de Daoulas, Sainte-Anne de Pratanras, Sainte-Anne de Fouesnant, en Basse-Cornouaille ; Sainte-Anne de Corlay, en Haute-Cornouaille ; la collégiale Sainte-Anne de Lesneven (1477), et encore Sainte-Anne d'Enez-Cadec en Léon, etc.

En plusieurs lieux, l'origine de la dévotion est miraculeuse avec parfois découverte d'une statue comme à Sainte-Anne-du-Rocher à Quévert⁸ près de Dinan au XVII^e siècle, ou à Sainte-Anne de Radenec⁹ en Haute-Cornouaille en 1767. À Romagné¹⁰ dans le diocèse de Rennes, c'est une apparition de sainte Anne – plus de 25 ans avant les événements d'Auray – qui fut à l'origine de la construction par Pierre Le Meignan, et par Marie Eschard, son épouse, de la chapelle de la Bosserie, haut-lieu de pèlerinage pour le pays de Fougères et au-delà.

Signalons également que bien antérieurement à la fondation, par M^{gr} de Rosmadec, le 15 février 1641, de la Confrérie de Sainte-Anne d'Auray – suite à la Bulle d'indulgence d'Urbain VIII du 22 septembre 1638¹¹ – il existait en l'église de Landudec en Cornouaille une confrérie de sainte Anne qui fut l'objet d'indulgences papales dès 1240¹².

¹ Cf. Job An Irien, Y.P. Castel, *Sainte Anne et les Bretons – Santez Anna Mamm Gozh ar Vretoned*, Minihi Levenez, 1996.

² Cf. Morvan Lebesque, *Comment peut-on être breton ? Essai sur la démocratie française*, Paris, Seuil Éditions, 1970, rééd. 1984. p. 64

³ Cf. Henri Ghéon, *S^{te} Anne d'Auray*, Paris, Flammarion, 1931 ; Émile Gabory, *Sainte Anne d'Auray*, Paris, Plon, 1935.

⁴ Cf. Abbé Luco, *Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes*, Vannes, 1908, p. 189 ; Abbé Joseph-Marie Le Mené, *Histoire archéologique, féodale et religieuse des paroisses du diocèse de Vannes*, Vannes, imprimerie Galles 1891, Tome 1, p. 92.

⁵ J. Buléon et E. Le Garrec, *Sainte-Anne d'Auray*, Tome 1, *Histoire d'un village, ses origines, son histoire au XVII^e-XVIII^e siècle*, Vannes, Lafoly Frères et C^{ie} Éditeurs, 1924, p. 312, Appendice 1, *Les chapelles de sainte Anne en Bretagne*.

⁶ Cf. Job An Irien, *Op. cit.*, *A la recherche des traces du culte de sainte Anne*, p. 83.

⁷ Cf. André du Bois de La Villerabel, *Sainte Anne du Houlin*, Saint-Brieuc, les Presses Bretonnes, 1942.

⁸ Abbé Auguste Masson, *Les paroisses et le clergé du diocèse actuel de Saint-Brieuc de 1789 à 1815. 1, Histoire du pays de Dinan, ancien archidiaconé de ce nom et paroisses doloises*. Éditeurs J. Pichon et L. Hommay, Rennes 1925. (P. 224-227).

⁹ *Sainte-Anne de Radenec en Bulat-Pestivien*, Guingamp, 1998.

¹⁰ Cf. Abbé Henri Poisson, *Sainte Anne de la Bosserie, son histoire, son culte*, Saint-Brieuc, 1953.

¹¹ R. A. R. d'Auray, *Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray ou notice de la découverte [...]*, Vannes, Galles Imprimeur-Libraire-Éditeur, 1838, Chapitre IV, « Bulle d'Urbain VIII », *Institution de la Confrérie royale de sainte Anne*.

¹² Cf. Job An Irien, *Op. cit.*, p. 55.

Parmi les sanctuaires bretons dédiés à sainte Anne, la chapelle de Sainte-Anne-La-Palud – appelée elle aussi *santez Anna gozh* ou encore *santez Anna gollet*¹³ – se distingue par son antiquité. Le chanoine Pérennes, archéologue diocésain, rapportait : « *Le culte de sainte Anne dans le pays remonte, d'après la tradition, au V^e et VI^e siècle de l'ère chrétienne et l'on aime à croire qu'il fut importé par les apôtres de l'évangélisation, descendus à cette époque de la Grande-Bretagne*¹⁴. »

Si l'origine du vocable demeure mystérieuse, la tradition commune rattache la fondation de la chapelle, sise sur les rivages de la baie de Douarnenez, à la destruction de la ville d'Ys du temps du roi Grallon, de saint Corentin et de saint Guénolé¹⁵. C'est plus précisément dans les années 450-500 qu'il faut situer la fondation de la chapelle¹⁶, à l'initiative d'une donation d'un seigneur local : « *Une charte du Cartulaire de Landévennec*, rapportait l'abbé Mével, *nous apprend que c'est du temps du roi Grallon (V^e siècle) que la terre de Sainte-Anne fut donnée à cette abbaye. En ce temps-là, dit le document, un homme d'illustre lignée, nommé Gouarhen (en latin Uuarhenus) habitait Lan Sent. Échanson du roi Grallon, il était en même temps son conseiller. Un jour le roi vint le voir, et, comme S. Corentin et S. Guénolé s'y trouvaient également, Gouarhen profita de leur présence pour faire don de ses domaines à l'abbé de Landévennec. Grallon confirma la donation sur les lieux mêmes*¹⁷. »

A la suite de cette donation, ce furent les moines de Landévennec qui, selon la tradition, construisirent le premier sanctuaire et le desservirent au cours des siècles¹⁸.

Mais, malgré son ancienneté, le pèlerinage de Sainte-Anne-La-Palud ne saurait être désigné comme le plus ancien en l'honneur de la mère de Marie. En effet, si l'on en croit la version la plus communément admise des messages de sainte Anne à Yvon Nicolazic, c'est bien à Keranna que fut fondée la première chapelle de Bretagne en l'honneur de sainte Anne.

Les paroles de sainte Anne à Yvon Nicolazic

En l'absence d'originaux...

On rapporte qu'Yvon Nicolazic, avait refusé obstinément d'apprendre le français¹⁹ – nous y reviendrons – et l'on sait que sainte Anne lui parla dans sa langue maternelle, le breton. Or, les messages, recueillis premièrement par le Père Modeste, capucin et confesseur du voyant, par les enquêteurs de l'évêque de Vannes, puis par les Pères Carmes d'Auray, furent immédiatement traduits en français ou en latin, tandis que – chose effarante ! – la version bretonne originale ne fut pas consignée par les enquêteurs.

Les chanoines Buléon et Le Garrec, dans l'ouvrage qu'ils ont consacré en 1924 aux événements de Kêranna, et qui fait encore référence sur le sujet²⁰, n'ont pas manqué de souligner la

¹³ *Santez Anna gollet* ou "Sainte Anne perdue" en référence à la première chapelle édifée plus avant dans la palud aujourd'hui gagnée par la mer.

¹⁴ Chanoine H. Pérennes, *Sainte Anne chez nous*, 2^e Édition, 1942.

¹⁵ J. Thomas, *Sainte Anne la Palud*, Paris, Librairie celtique, 1946, p.27.

¹⁶ A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. 1., p. 326.

¹⁷ Abbé Jean Mével, *Sainte-Anne-la-Palud, Chapelle et pèlerinage*, Brest, Imprimerie de la Presse libérale, 1921.

¹⁸ Abbé H. Bossus et abbé J. Thomas, *Sainte Anne la Palud*, Brest, Imprimerie de la Presse Libérale, 1935, *Fondation du pèlerinage I. Le Cantique et la Tradition*, p. 18 ss.

¹⁹ Cf. Henri Ghéon, *S^{te} Anne d'Auray*, Flammarion, 1931, p. 63.

²⁰ J. Buléon et E. Le Garrec, *Sainte-Anne d'Auray*, Tome 1, *Histoire d'un village, ses origines, son histoire au XVII^e-XVIII^e siècle*, Vannes, Lafoly Frères et C^{ie} Éditeurs, 1924.

gravité d'une telle négligence et les conséquences qui en découlent quant à la fiabilité des messages tels qu'ils nous sont parvenus, tant au niveau de la forme que du contenu.

Pour ce qui est de la forme, le chanoine Buléon a mis en lumière qu'il était fort peu vraisemblable, par exemple, que sainte Anne se soit adressée au voyant en l'appelant "mon bon Nicolazic", comme on le trouve consigné dans les messages : « *D'abord, dit-il, je doute qu'elle l'ait appelé uniquement par son nom de famille. Il est très rare et presque inouï, en effet, que l'on s'interpelle, dans le monde campagnard, même à notre époque, autrement que par le nom de baptême ; l'emploi de l'autre nom n'a rien de familier : c'est du style officiel. Si donc elle lui a parlé à la mode du pays, au lieu de lui dire "Nicolazic" tout court, elle a dû lui dire "Yves Nicolazic" (comme les historiens l'ont noté du reste pour la première Révélation), ou plutôt tout simplement "Yvon", comme on dit encore aujourd'hui, en français et en breton*²¹. »

Puis, notre auteur d'ajouter : « *En tout cas, elle n'a certainement pas dit : Mon bon Nicolazic ! Le mot Bon, littéralement traduit, ne s'emploie jamais en ce sens dans notre langue, de même que nous ne pouvons pas traduire littéralement en breton "le bon Dieu." Ces appellations : "Mon bon Nicolazic", "le bon Nicolazic", devaient être sur les lèvres des moines de Keranna des expressions courantes, quand ils causaient avec le Voyant ou quand ils en parlaient entre eux [...]*²² ».

Et le chanoine de conclure : « *Notre but, en faisant ces remarques, est uniquement de protester contre le dédain très regrettable que les premiers historiens ont marqué à l'égard de la langue bretonne, en négligeant de nous transmettre les propres paroles de sainte Anne et de Nicolazic*²³. »

"La première bâtie en Bretagne" ?

Outre ces questions de forme, il est clair que le contenu même des messages a pu être altéré par les traductions françaises approximatives des paroles de sainte Anne : « *On regrettera toujours, écrivaient encore les chanoines Buléon et Le Garrec, que les historiens aient négligé de transcrire le texte breton, tel qu'il fut dit par sainte Anne. Ils ne nous ont transmis qu'une simple traduction, latine ou française, et c'est ce qui explique les différences, parfois notables, de leurs textes*²⁴. »

C'est particulièrement le cas pour le précieux message du 25 juillet 1624, précédant la découverte de la statue miraculeuse, le 7 mars 1625, durant la "Grande Semaine" des apparitions²⁵.

Voici ce message selon la transcription qu'en donna le Père Hugues de Saint François²⁶ :

« *Yves Nicolazic, ne craignez point ; je suis Anne, mère de Marie : dites à votre recteur que dans la pièce de terre appelée le Bocenno il y eu autrefois, mesme devant qu'il y eust aucun village, une chapelle dédiée en mon nom : c'était la première de tout le pays ; il y a neuf cens vingt quatre ans et six mois qu'elle a esté ruinée ; je désire qu'elle soit rebastie au plus tost, et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y soit honorée*²⁷. »

²¹ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 69, *Le texte du message*.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 44, note 1.

²⁵ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 51, *La Grande Semaine*.

²⁶ Le Père Hugues de Saint François, carme, auteur de *l'Histoire de la célèbre... dévotion de sainte Anne*, (Paris, 1634 ; Quimper, 1635); ou encore de l'ouvrage intitulé *Les grandeurs de sainte Anne... dans tous les états de sa vie et dans l'origine et progrez miraculeux de sa dévotion... près d'Auray*, (Paris et Rennes), 1657. Cf. Debaube, Jean-Louis, *Un succès local de librairie sous l'Ancien Régime : les éditions de "La Gloire de sainte Anne" (1657-1854)*

²⁷ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 70.

Nos auteurs font remarquer : « *Le point délicat de la question ici est de savoir si la chapelle primitive du Bocenno fut la première chapelle élevée en l'honneur de sainte Anne, dans le pays d'Auray, ou dans la Bretagne entière*²⁸. »

Ici, il faut bien reconnaître que les traductions divergent sensiblement : « *la première de tout le pays* », rapportait donc le Père Hugues ; « *une chapelle qui était la première que la piété des Bretons eût bâti en mon honneur* » selon le Père Mathias²⁹ ; « *Primariis temporibus condita fuerat ad honorem meum et gloriam, in hoc Britanniae medio* » selon le Père Léon³⁰ ; « *quod omnium primum avita Britannorum pietas meo honori erexerit* » selon la version du Père Jean Thomas reproduite par les Bollandistes ; « *la première bastie en Bretagne en mon nom* » d'après l'anonyme de Rennes ; « *Une chapelle célèbre, la première qu'on ait élevée en Bretagne en mon honneur* » selon le Père Martin (traduction littérale des Bollandistes qui est elle-même une traduction du Père Mathias) ; « *La prima, che la pieta dei tuoi maggiori m'eresse in questa provincia* » selon le Père Auriemma ; « *Ar quenta a eusé ar Bretonet da edifia em enor-me* », version en breton léonard selon le Père Bernard du Saint-Esprit, etc.

Les chanoines Buléon et Le Garrec poursuivent leur étude en exposant la version qui leur semble la plus fiable : « *Le P. Kernatoux, rapportent-ils, Cornouaillais d'origine, qui a contrôlé tous les événements par une enquête personnelle, et utilisé les manuscrits du P. Ambroise et du P. Yves de saint Caliste, écrit : "C'était la première qu'on eut bâti en Bretagne en mon honneur".* » Les auteurs font remarquer que : « *C'est cette version que les Bollandistes ont adoptée*³¹. » Puis ils poursuivent : « *Résumant ailleurs (page 7) l'impression qui lui restait de tout ce qu'il avait appris à Keranna au cours de ses entretiens avec les derniers survivants de 1625, le P. Kernatoux dit : "Entre ces chapelles, la plus ancienne de tout le pays était celle que l'on voyait anciennement dans l'endroit où est maintenant bâti la nouvelle"*³². »

Plus encore, l'abbé Lallemand, historien du pèlerinage, ne craignait pas d'avancer que la chapelle du Bocenno était « *la première vraisemblablement dédiée à la Mère de Marie, en Occident [...]* Elle suivit de bien près, disait-il, *l'émigration bretonne, à laquelle nous croyons devoir l'attribuer... La coïncidence de la propagation du culte de sainte Anne, en Orient, et la construction d'églises, sous son invocation, à Jérusalem et à Constantinople, avec cette époque de paix et de prospérité commerciale pour le diocèse de Vannes, en communication maritime avec la Grande-Bretagne, avec l'Orient et les pèlerins de Jérusalem ; enfin le rapprochement des monuments du culte rendu à sainte Anne et à saint Mériadec : quelles inductions plus fortes, dans le silence de l'histoire, pourraient nous fixer sur l'origine de la très ancienne chapelle de sainte Anne*³³ ? »

²⁸ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 44 note 1.

²⁹ Le Père Père Mathias de Saint Bernard auteur de l'ouvrage : *Sainte Anne triomphante de l'oubly et de l'antiquité dans les trois Etats de sa vie cachée, connue, et glorieuse*, paru en 1651, à moins qu'il ne s'agisse du Père Mathias de Saint-Jean, alias Jean Eon, carme, né vers 1600 près de Combours, dans le diocèse de Saint-Malo.

³⁰ Le Père Léon de Saint-Jean, carme, né Jean Macé à Rennes, auteur d'un *Vie de sainte Anne* en 1639.

³¹ "*Dic pastori tuo quod in medio fundi istius...quondam nobile fuerit sacellum, quod omnium primum avita Britannorum pietas meo honori erexerit.*"

³² J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 44 note 1.

³³ Lallemand, *Chapelle de S. Anne*, p. 12, p. 28, cité par Athanase Olivier, *Sainte Anne*, Nantes, Biroché et Dautais Imprimeurs 1907.

Fondation et ruine de la première chapelle...

Si l'on s'accorde donc à suivre la tradition commune selon laquelle la chapelle du Bocenno fut la première bâtie en Bretagne en l'honneur de sainte Anne, il faut croire qu'elle fut construite avant les années 450-500 pour être antérieure donc à la fondation de Sainte-Anne-la-Palud qui semble solidement documentée.

Une telle ancienneté n'est pas impossible et serait même tout à fait en cohérence avec l'histoire bretonne. Ainsi, l'auteur de l'ouvrage *Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, paru en 1838, ne craignait pas d'écrire : « [...] *il y avait eu autrefois, et au même endroit qu'aujourd'hui une chapelle sous l'invocation de sainte Anne, dont la fondation devait remonter aux premiers âges de l'Église, s'il est vrai [...] qu'elle fut détruite vers l'année 699.* » Et notre auteur de faire remarquer : « *À cette époque, la Bretagne était depuis longtemps chrétienne*³⁴. »

Mais au sujet de la date de la fondation et de la destruction de cette première chapelle, il faut reconnaître que la fiabilité du texte du message pose question. En effet, la traduction en fut contestée par le voyant lui-même, puis corrigée, mais peut-être pas parfaitement, sur ses indications. Le Père Kernatoux rapportait en effet que lorsque l'on fit la lecture de la transcription française des paroles de sainte Anne « *devant le commissaire de l'évêque, on lit, "bâtie", au lieu de "ruinée".* » Or « *Nicolazic protesta contre cette rédaction infidèle (Cf. P. Kernatoux. P. 50)*³⁵. »

En prétendant traduire en français le message donné en langue bretonne, les enquêteurs avaient donc écrit – puis relu devant Yvon Nicolazic : « *il y a neuf cents vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été bâtie* », alors qu'il aurait fallu probablement comprendre, à partir des paroles bretonnes hélas perdues : « *il y a neuf cents vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été ruinée.* » Nous disons *probablement*, car nous verrons qu'une autre version est possible, qui donnerait un éclairage nouveau aux événements.

Revenons tout d'abord sur cette confusion entre les termes "bâtie" et "ruinée". Elle s'explique par le fait qu'il semble que les traducteurs ignoraient qu'en breton vannetais le verbe *fonteñ* signifie principalement "ruiner" et non point "bâtir" ou "fonder", comme ils l'avaient compris à tort.

Suite à la contestation du voyant, le texte fut donc corrigé, puisque la traduction habituellement retenue est bien : « *il y a neuf cents vingt-quatre ans et six mois qu'elle fut ruinée* », selon la version du Père Mathias, ou encore : « *qu'elle a été détruite* », selon celle du Père Martin.

Se basant donc sur ce message corrigé, les chanoines Buléon et Le Garrec, ont pu légitimement se demander : « *Sous les coups de quels barbares disparut la chapelle sainte ? et au milieu de quel désastre fut éclipsé, pour neuf cents ans, le culte de sainte Anne en cet endroit ?* »

– « *Mystère !* » diront-ils.

Cependant, à partir d'un simple calcul (en comptant du 25 juillet 1624, date du message, moins 924 ans et six mois), nos auteurs purent conclure : « *La chapelle fut détruite le 24 janvier de l'an 700. Voilà tout ce que, à défaut de documents historiques, nous pouvons affirmer*, disent-ils encore, *sur le témoignage d'une révélation privée*³⁶. »

Remarquons bien que, selon la première version – celle refusée par Yvon Nicolazic et heureusement abandonnée – la chapelle aurait été *bâtie* vers l'an 700, soit deux cents ans ou

³⁴ R. A. R. d'Auray, *Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray ou notice de la découverte...*, Vannes, Galles Imprimeur-Libraire-Éditeur, 1838, p. 2.

³⁵ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 45 suite de la note 1.

³⁶ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 13-14. § II *La destruction de la chapelle.*

davantage après la fondation de la Palud, ce qui aurait signifié que la chapelle de Keranna n'était pas la plus ancienne de Bretagne, allégation qui serait venue contredire le message lui-même.

Toujours au sujet de l'époque de la fondation de la chapelle et de la date et des circonstances de sa destruction, les chanoines Buléon et Le Garrec rapportent encore que « *M. Lallemand*³⁷, qui attribue la construction de la première chapelle à saint Mériadec au commencement du VII^e siècle, croit qu'elle fut détruite, sous l'épiscopat de saint Gobrien, par le franc Ogérius, gouverneur de Vannes (*Annuaire du Morbihan*, 1963)³⁸. »

Pour l'historien Arthur de La Borderie, ces allégations « *au sujet des relations de saint Mériadec avec le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray ne reposent sur aucun fondement*³⁹. »

Remarquons d'ailleurs que l'attribution de la construction de la première chapelle à saint Mériadec – VII^e siècle – serait à nouveau trop tardive par rapport à la date de fondation de la Palud. Par contre, il pourrait s'agir d'une reconstruction, par saint Mériadec, d'une première chapelle fondée antérieurement. Les temps, alors, s'accorderaient avec cette tradition vannetaise.

Signalons que l'auteur de l'ouvrage de 1838, intitulé *Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, avance quant à lui : « *À la fin du septième siècle, l'Évêque saint Mériadec venait de finir une carrière riche de vertus et de bienfaits ; le Roi saint Judicaël venait de sanctifier ses derniers jours dans l'humilité d'un cloître ; et sa mort avait laissé le pays déchiré par des guerres où l'Église de Sainte-Anne aura été détruite*⁴⁰. »

Cette thèse fut développée dans l'ouvrage de l'Abbé Athanase Ollivier publié en 1907 : « *Avec Judicaël, disait-il, s'efface la prospérité des Bretons, sinon leur piété. Alain II hérite du sceptre paternel, et le transmet, en 691, à son fils Gradlon II. Puis, se déchaînent à la fois la guerre civile et la guerre étrangère : les descendants de Budic s'arment contre les héritiers d'Hoël, et les Francs s'immiscent. Ils s'emparent des marches de Bretagne, qui, de Vannes à Aleth retombent aux mains de Pépin d'Héristal. C'est au sein de cette tempête que disparut la première chapelle en ce sanglant débat*⁴¹. »

Et M^{gr} du Bois de la Villarbel affirmait de même : « *La première chapelle de Sainte Anne disparut en l'an 700.* » Avant de préciser : « *Cette destruction remonte donc aux guerres civiles qui mirent aux prises les descendants de Budic avec ceux d'Hoël, après Judicaël qui avait donné à la Bretagne de grands exemples de vertu*⁴². »

Cependant, au vu des connaissances actuelles, les troubles bien réels qui suivirent le règne de Judicaël semblent cependant fort éloignés d'une guerre massive susceptible d'avoir ravagé la région et rien ne permet d'affirmer que ce soit la cause de la ruine de la chapelle.

³⁷ Cf. Alfred Lallemand, *Notice historique sur la très ancienne chapelle de Sainte-Anne et la statue miraculeuse qui en provenait, et sur la précieuse relique donnée par Louis XIII au pèlerinage de Sainte-Anne, près Auray*, J.M. Le Gall, 1862.

³⁸ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 14, Note 1.

³⁹ Cf. A. de la Borderie : Congrès de l'Association Bretonne à Pontivy : 1887, cité par J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. Cit.*, p. 13, suite de la note 2.

⁴⁰ R A. R. d'Auray, *Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray ou notice de la découverte (...)*, Vannes, Galles Imprimeur-Libraire Éditeur, 1838, p. 3.

⁴¹ Athanase Olivier, *Sainte Anne*, Nantes, Brioché et Dautain Imprimeurs 1907, Chapitre X – *Première chapelle*, p. 301.

⁴² André du Bois De La Villerabel, *Sainte Anne du Houlin*, St-Brieuc, les Presses Bretonnes, 1942.

Objections...

Nous le voyons bien, tandis que les causes et les circonstances invoquées pour la destruction de la première chapelle de Keranna – que ce soit le raid dévastateur du Franc Ogérius⁴³, les troubles qui suivirent la mort du roi Judicaël⁴⁴ avec le conflit entre les descendants de Budic et ceux d'Hoël⁴⁵ – ne sont que simples allégations hypothétiques, l'affirmation même selon laquelle la destruction de la chapelle serait survenue « le 24 janvier de l'an 700⁴⁶ » demeure, elle-aussi sujette à caution.

En effet, on s'interroge immédiatement sur la probabilité que la mémoire de la première chapelle se soit maintenue durant tant de siècles dans le village car, si l'on admet qu'elle fut détruite en l'an 700, la persistance de son souvenir jusqu'au temps d'Yvon Nicolazic⁴⁷ – plus de neuf cents ans après ! – semble vraiment extraordinaire, pour ne pas dire tout à fait improbable.

D'autre part, alors que l'on sait combien la Bretagne se couvrit de sanctuaires durant les siècles de chrétienté, comment comprendre que l'on se soit refusé à construire une nouvelle chapelle en ces lieux alors que l'on signale que la dévotion s'y était maintenue dans la population⁴⁸?

Autre sujet d'interrogation : la persistance de vestiges du premier édifice, comme cela fut attesté lors de l'enquête sur les événements de Keranna. En effet, l'existence de ruines de la première chapelle – considérée, donc, comme ayant été détruite en l'an 700 – est quasi impossible du fait qu'à cette époque lointaine, les églises et chapelles étaient construites principalement en bois sur une base de maçonnerie de simples moellons⁴⁹. Or, on relate que le père de Yvon Nicolazic avait retiré de "vieilles pierres travaillées⁵⁰" des ruines de la chapelle. Voici ce qu'en rapportent les chanoines Buléon et Le Garrec : « *Les débris même de l'ancienne chapelle n'avaient pas encore entièrement disparu, disent-ils. Les pierres bénites, restées sous les décombres de l'édifice ruiné et dispersées dans le champ, ne pouvaient que gêner la culture du Bocenno : de temps en temps les tenanciers de Kerloguen, en défonçant le terrain "pour le mettre en meilleur labour", retiraient de terre quelques blocs, et les roulaient jusqu'au fossé, se réservant de s'en servir. En 1615, le père de Nicolazic, voulant utiliser ces pierres "taillées et écarées", les avait employées à rebâtir sa grange⁵¹.* »

On pourrait objecter que ces pierres provenaient plutôt de la villa romaine qui exista en ces lieux et dont parlent longuement nos auteurs⁵². Ces ruines, dont l'existence est attestée par le P. Hugues⁵³, seraient d'ailleurs à l'origine du toponyme Bocenno⁵⁴. Cependant, il est bien précisé par les divers enquêteurs que ces pierres furent considérées comme provenant de la chapelle : il en est encore question lors de l'épisode de l'incendie de la grange bâtie en partie avec lesdites pierres. La

⁴³ Cf. J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 14, Note 1.

⁴⁴ Cf. R. A. R. d'Auray, *Op. cit.*, p. 3.

⁴⁵ Cf. André du Bois De La Villerabel, *Op. cit.*

⁴⁶ Cf. J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 13-14. § II *La destruction de la chapelle.*

⁴⁷ Archives du Morbihan : *Carmes de Sainte Anne* ; L. 16, 17. Mentionné par J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. Cit.*, p. 25.

⁴⁸ Cf. J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 25-26.

⁴⁹ Cf. André Mussat, *Arts et cultures de Bretagne, un millénaire*, Berger-Levrault, Paris, 1979, p. 10, *Les insulaires* ; Henri Poisson, *Histoire de Bretagne*, 2^e édition, Éditions de Montsours, 1954, *Caractère des monastères bretons*, (p. 34, XII, *Les monastères bretons, Les bâtiments*, p. 49) ; André Chédeville, Hubert Guillotel, *La Bretagne des saints et des rois V^e-X^e siècle*, Éditions Ouest France, 1984, *Les saints bretons et leur œuvre*, p. 123 ss.

⁵⁰ R. A. R. d'Auray, *Op. cit.*, p. 10.

⁵¹ Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 26-27 avec note rapportant aux ouvrages du Père Hugues, *Les Grandeurs de sainte Anne*, p. 219 et de celui du P. Kernatoux, *La Gloire de sainte Anne*, p. 46-47.

⁵² Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, (La préhistoire du village, I, La villa romaine, p. 3 ss.)

⁵³ Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 6, note 1.

⁵⁴ On trouve sur le sujet des renseignements intéressants dans l'ouvrage de Job An Irien et Y. P. Castel, *Sainte Anne et les Bretons – Santez Anna Mamm Gozh ar Vretoned*, Minihi Levenez, 1996, p. 25, p. 47.

grange de Nicolazic, en effet, fut ravagée par le feu qui épargna curieusement les outils⁵⁵ qui y étaient entreposés et jusque « *deux grands gerbiers de seigle placés tout auprès* » et qui ne furent même pas noircis par les fumées de l'incendie⁵⁶. On ne manqua pas d'ailleurs de voir dans cet évènement une "*punition divine*" pour l'utilisation profane des pierres provenant de la chapelle⁵⁷ et une incitation à les rendre à leur usage premier⁵⁸.

Une autre difficulté, si l'on croit en la disparition de la chapelle en l'an 700, vient du toponyme *Keranna* porté par le village d'Yvon Nicolazic, proche du Bocenno, et qu'il semble impossible de faire remonter au-delà du X^e-XI^e siècle. Dans son *Dictionnaire des noms de lieu bretons*, Albert Deshayes, spécialiste de la toponymie, écrit : « *Kêr, "lieu habité" et, par déviation sémantique "village" et "ville", connaît à partir du XI^e siècle une expansion rapide et durable [...].* » Il précise : « *À l'origine, le terme kêr avait l'acception de "endroit clos, agglomération enclose", sens conservé par le gallois caer "forteresse." La plupart des villages d'Armorique étaient défendus par un fossé et un talus de terre mais, dans un contexte économique favorable et une paix relative qui suivra l'arrêt des invasions normandes, le sens de ce terme évoluera en "lieu habité et cultivé". Il perdra donc le sens primitif du latin castrum, pour adopter celui de villa et s'appliquera à des groupes de maisons rurales*⁵⁹. »

Le toponyme *Keranna* ne peut donc avoir été adopté pour le village avant l'an 700, date de destruction de la chapelle, et il semble tout à fait improbable qu'il ait été donné au village trois cents ans ou plus après que la chapelle ait disparu.

Les chanoines Buléon et Le Garrec avaient bien pressenti la difficulté, mais leur interprétation ne semble plus d'actualité au vu des progrès de la philologie. Pour eux, le village « *bien que postérieur à la chapelle primitive, devait exister néanmoins avant le XI^e siècle [...]* ». Et ils pensaient que le toponyme en apportait une preuve : « *pour s'en rendre compte*, disaient-ils, *il suffit d'examiner tout à tour "la forme" et "le choix" même du nom. Si la forme du nom de Ker Anna permet de faire une supputation approximative, il ne faudrait pas hésiter à en faire remonter l'origine au moins à la période qui suivit immédiatement l'an mil. Si le village n'avait été créé qu'après le XI^e siècle, on l'eut appelé, non pas Ker-Anna, prétendent-ils, mais plutôt Ker-Santez-Anna, ou simplement Santéz-Anna. C'est en effet au XI^e siècle que l'on commença à instruire d'une façon juridique les procès de canonisation et à réserver au mot saint une signification spéciale : dès lors ce qualificatif s'unit d'une manière inséparable au nom des personnages honorés par l'Église. Le choix du nom de "Ker Anna" nous permet de confirmer cette opinion. En effet on peut faire ici deux hypothèses : Ou bien le clos de Keranna, Castrum Annae, a été fondé à une époque où la chapelle était encore debout : ce qui nous autoriserait à dire qu'il existait déjà, par conséquent au VII^e siècle. Ou bien, il est postérieur à la ruine de l'an 700 ; mais même dans ce cas, on peut dire que le souvenir de la chapelle était encore bien vivant au moment où le hameau s'établissait, et que ce coin de terre était encore regardé comme consacré à sainte Anne, puisqu'on lui donna le nom de la sainte !* »

⁵⁵ « *Miraculeusement indemnes* » écrit Henri Ghéon, *S^{te} Anne d'Auray*, Flammarion, 1931, p. 84.

⁵⁶ R. A. R. d'Auray, *Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray ou notice de la découverte...*, Vannes, Galles imprimeur-libraire, éditeur, 1838, *Encore des contradictions- Évènement étrange*, p. 41.

⁵⁷ Les chanoines Buléon et Le Garrec (*Op. cit.*, p. 66, note 2) précisent « *qu'il y avait deux couches de ruines différentes au Bocenno* » d'un part les tuiles et les pierres de vitres provenant de la villa et d'autre part les pierres équarries provenant de l'ancienne chapelle. Ce sont celles-ci qui avaient été utilisées par le père d'Yvon Nicolazic pour reconstruire sa grange.

⁵⁸ R. A. R. d'Auray, *Op. cit.*, p. 42

⁵⁹ Albert Deshayes, *Dictionnaire des noms de lieu bretons*, Le chasse-Marée / ArMen, 1999, p. 165.

Et nos auteurs de conclure : « *Mais il faut se borner à ces renseignements vagues. Il n'est pas probable qu'on dissipe jamais l'obscurité qui entoure les humbles commencements du village qui devait devenir si célèbre*⁶⁰. »

Nouvelle hypothèse...

L'ensemble des éléments rapportés précédemment nous inclinent à penser qu'une chapelle exista au Bocenno bien après la date du « 24 janvier de l'an 700 » invoquée pour sa destruction⁶¹. Cette chapelle fut sans doute rebâtie plusieurs fois avant d'être ruinée à une date que nous ignorons.

Certes, une telle affirmation s'éloigne du message tel qu'il nous est parvenu. Mais nous savons désormais que la fiabilité des messages selon les traductions françaises est toute relative et, bien que le passage concerné ait été corrigé suite aux protestations d'Yvon Nicolazic, on peut se demander encore si les paroles prononcées en breton par sainte Anne ont été bien comprises et correctement traduites.

Nous avons vu que devant le commissaire de l'évêque, Yvon Nicolazic protesta⁶² contre la transcription du message comportant en français le terme "bâtie" – « *il y a neuf cents vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été bâtie* » – là où il fallait entendre "détruite". Le texte fut donc corrigé pour arriver à la version française habituellement admise : « *il y a neuf cents vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été détruite* », ce qui pourrait correspondre à une forme bretonne restituée : « *Setu bremañ nav c'hant pevar blez ha c'hwec'h miz m'eo bet fontet.* »

On est en droit de se demander si ces difficultés de traduction ne contribuèrent pas à entretenir un certain trouble au sujet des apparitions, lequel fut cause de tourments pour Yvon Nicolazic et ceci jusqu'à sa mort. On relate en effet qu'alors qu'il était au plus mal : « *Les Carmes allèrent chercher la statue miraculeuse et voulurent tenter une épreuve suprême, comme une confrontation qui apporterait la preuve irréfutable de la véracité du récit des apparitions*⁶³. » Ils lui posèrent la question : « *Est-il vrai que vous avez trouvé miraculeusement cette image, ainsi que vous l'avez affirmé un grand nombre de fois ?* – Oui, répondit le mourant⁶⁴. »

Puisque les messages authentiques, dans la langue où ils furent donnés par sainte Anne, nous font défaut, il nous semble légitime d'énoncer l'hypothèse selon laquelle ce passage précisément aurait été formulé en breton d'une manière légèrement différente. Cette formulation pourrait être la suivante : « *924 blez ha 6 miz e oe pe voe fontet* », ce qui se traduit : « *Elle [la chapelle] avait 924 ans et 6 mois lorsqu'elle fut détruite.* » Mais alors, quelle serait donc la date de destruction de la chapelle ? Selon notre hypothèse, le message ne le dirait pas explicitement. Il nous semble que sa finalité n'est pas, premièrement, de révéler la date de la destruction de l'ancienne chapelle, mais bien plutôt d'appeler à ce que l'on s'emploie "*au plus tôt*⁶⁵", selon l'exhortation de sainte Anne elle-même, à en construire une nouvelle à l'emplacement de la première qui lui fut dédiée en Bretagne et où elle fut honorée de longs siècles avant sa destruction.

⁶⁰ J. Buléon & E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 18-19.

⁶¹ Cf. J. Buléon & E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 13-14, §II, *La destruction de la chapelle*.

⁶² Cf. J. Buléon & E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 45, suite de la note 1.

⁶³ Cf. D. Robert, *Au pays de Ste Anne en Bretagne*, Paris, Librairie de l'Union Nationale, 1902, *Mort de Nicolazic*, p. 76.

⁶⁴ J. Buléon & E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 139-140, *Supplément, Nicolazic et Kériolet*.

⁶⁵ J. Buléon & E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 49.

Ceci dit, l'histoire événementielle nous porte à penser que cette destruction intervint à une époque bien plus proche des années où vécut Yvon Nicolazic, précisément durant la fameuse bataille d'Auray qui dévasta la région en 1364, c'est-à-dire 261 ans auparavant.

Remarquons déjà que, si l'on adopte comme hypothèse que la chapelle aurait été détruite en 1364 et que l'on considère qu'elle avait 924 ans et six mois lors de l'évènement, on trouve la date de 440 pour sa fondation, ce qui serait tout à fait en accord avec l'origine de la chapelle de Sainte-Anne-la-Palud et avec l'arrivée massive des Bretons en Armorique.

D'autre part, cette hypothèse nous semble plausible du fait qu'elle a pour conséquence de lever toutes les objections soulevées auparavant par les problèmes de datation. En effet, la permanence du souvenir de la chapelle, 261 ans après sa destruction, devient bien plus vraisemblable. De même, l'existence de vestiges et notamment de pierres de taille trouve son explication. Enfin, le nom de Keranna correspond tout à fait pour un toponyme qui aurait été donné après le XI^e siècle au village situé à proximité de la chapelle encore existante à cette époque.

De la guerre de Succession à la guerre de la Ligue, ombres et lumières...

Crise politique puis prospérité du Duché de Bretagne

« Le terroir qui environne Sainte-Anne-d'Auray et son propre sol est lourd de passé historique et sanglant, faisait remarquer Eric Muraise⁶⁶. » La terrible bataille d'Auray durant laquelle fut tué Charles de Blois, le 29 septembre 1364, mit fin aux vingt-cinq années tragiques de la Guerre de Succession de Bretagne – véritable illustration des crises de la féodalité – dans laquelle s'opposèrent, d'une part, soutenu par la France, Charles de Blois, marié à Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, et d'autre part, soutenu par l'Angleterre, Jean (II) de Montfort⁶⁷, demi-frère de Jean III, marié à Jeanne de Flandre, surnommée Jeanne « la Flamme » depuis l'épisode héroïque du siège d'Hennebont.

À la suite de sa victoire, le fils de Jean (II) de Montfort – tué en 1345 – devint duc sous le nom de Jean IV de Bretagne, inaugurant une période de grande prospérité pour la Bretagne, particulièrement sous le règne de son fils et successeur Jean V (1399-1420), dit Jean « le Sage ».

Développement, puis déclin du culte de sainte Anne

Durant cette période faste du Duché de Bretagne où tant d'églises et de chapelles furent construites ou reconstruites avec magnificence, on ignore pourquoi la chapelle du Bocenno ne fut pas relevée. C'est peut-être à mettre au compte d'un certain déclin du culte de sainte Anne en Occident. Mais avant d'en parler, il nous faut évoquer brièvement l'origine de la dévotion à sainte Anne.

⁶⁶ Eric Muraise, *Sainte Anne et la Bretagne*, Paris, Éditions Fernand Lanore, 1980, Chapitre V, *Le site épique de la bataille d'Auray (1364)*, p. 57.

⁶⁷ Le premier, soutenu paradoxalement par le roi de France, s'appuyait sur la Coutume de Bretagne, selon laquelle le fils ou la fille de l'héritier légitime représentait son auteur. Le second, soutenu par l'Angleterre, s'appuyait sur le droit féodal français, selon lequel le plus proche héritier masculin excluait les autres.

En Orient⁶⁸, la vénération envers les parents de la Vierge Marie se répandit dès les origines, fondée particulièrement sur le Protévangile de Jacques, un apocryphe datant de la seconde moitié du II^e siècle, qui développe la vie de Marie et de ses parents. Le Calendrier byzantin mentionna très tôt au 9 septembre la mémoire de sainte Anne et de saint Joachim, au 9 décembre la Conception de sainte Anne, et au 25 juillet sa Dormition, cette dernière date étant sans doute en relation avec la dédicace de la basilique élevée en son honneur à Constantinople vers 550.

En Occident⁶⁹, le culte de sainte Anne se développa plus tardivement. La Bretagne, nous l'avons vu, fait exception : on peut l'attribuer à l'origine apostolique des églises celtiques⁷⁰ ou encore à leurs relations avec le monachisme oriental⁷¹. On sait également que les Celtes vénéraient des déesses mères, dont le culte a pu être christianisé⁷².

En Provence⁷³ également, sainte Anne fut honorée dès les premiers siècles avec, d'après la tradition, l'arrivée de ses reliques à Marseille apportées par Lazare et ses sœurs⁷⁴, et leur redécouverte à Apt du temps de Charlemagne⁷⁵.

Anne était également honorée localement ainsi que l'attestent divers témoignages iconographiques, comme à Rome la fresque de Santa-Maria-Antiqua du VIII^e siècle, à l'époque du pape Constantin (708-715), représentant sainte Anne et la Vierge, sainte Élisabeth et saint Jean-Baptiste, sainte Marie et l'Enfant Jésus⁷⁶.

Mais pour ce qui est de la liturgie, il faudra attendre l'époque des Croisades pour voir apparaître en certains diocèses et ordres religieux, en particulier les Franciscains, la fête liturgique de sainte Anne. On la trouve au 26 juillet, en divers lieux, aux XII^e et XIII^e siècles, avant qu'elle n'atteigne son apogée aux XIV^e et XV^e siècles. Du temps du duc de Bretagne Jean V (1389-1442), elle figurait au calendrier diocésain de Vannes. « *Un bréviaire cornouaillais, de la première moitié du XV^e siècle, renferme, lui aussi, un office de sainte Anne*⁷⁷. »

Le plus ancien Missel romain qui comporte la fête de sainte Anne est celui de 1505. Par contre, elle ne figure plus au Missel Romain publié par saint Pie V en 1568, mais fut rétablie en 1584 par Grégoire XIII comme fête double⁷⁸. Puis en 1622, le pape Grégoire XV, guéri d'une grave maladie par l'intercession de sainte Anne, donna à sa célébration le rang de fête de précepte, c'est-

⁶⁸ Congrès Marial Breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle, Éditeurs, 1934, II, *La popularité de sainte Anne dans le monde – Sainte Anne de Jérusalem*, p. 51 ss. ; *Sainte Anne dans les églises orientales*, p. 57 ss.

⁶⁹ Congrès Marial Breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *Sainte Anne dans la liturgie latine*, p. 135 ss..

⁷⁰ Cf. *Preuves du Livre Premier de l'Histoire de Bretagne* de Guy Alexis Lobineau, moine bénédictin, hagiographe et historien breton, dit *Dom Lobineau*, né en 1666 à Rennes, décédé en 1727 à Saint-Jacut-de-la-Mer.

⁷¹ Cf. Olivier Loyer, *Les chrétientés celtiques*, Terres de Brume Éditions, 1993.

⁷² L'Irlande honorait particulièrement la déesse Anna. À noter que le terme *anna* désigne, en langue gaélique, la fécondité. En Armorique, les déesses mères étaient vénérées particulièrement dans les marais qui, en gaulois, se disent *anam*. Cf. Job An Irien & Y.P. Castel, *Sainte Anne et les Bretons – Santez Anna Mamm Gozh ar Vretoned*, Minihi Levenez, 1996, p. 33, p. 41.

⁷³ Congrès Marial Breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafoly & J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *Sainte Anne en Provence*, p. 114 ss.

⁷⁴ Cf. Émile Rey, *L'aïeule du Christ, Sainte Anne de Jérusalem Dame d'Apt-en-Provence et autres lieux*, Imprimerie Savoyarde, Annecy, 1942, Chap. 1, *Période apostolique, L'arrivée des reliques*, p. 50.

⁷⁵ Cf. Emile Rey, *Op. Cit.*, Chap. 2, *Période mérovingienne, La sauvegarde des reliques*, p. 58.

⁷⁶ Congrès Marial Breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *La dignité et la gloire de sainte Anne Mère de la Mère de Dieu, le témoignage de l'art*, p. 258.

⁷⁷ Congrès Marial Breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *L'office de sainte Anne en Bretagne*, p. 151.

⁷⁸ Clément XII en fit un double-majeur (1738) et Léon XIII une double de seconde classe en 1879.

à-dire comme jour chômé avec prohibition des tâches serviles, assistance à la messe et aux vêpres obligatoire.

Malgré ce développement, le culte de sainte Anne connut un certain déclin dès le milieu du XV^e siècle avec la montée d'une forme de rationalisme, puis, plus tard, avec l'apparition du Protestantisme : « [...] *On doit l'avouer*, reconnaissait le Congrès Marial Breton, *dans le culte rendu à sainte Anne, il y eut, à un moment, comme une sorte de long silence, non pas en ce sens que sainte Anne ait jamais cessé d'être honorée, car, à dater du jour où son nom fut mis officiellement au missel romain, il n'en sortit plus, et chaque année sa fête fut célébrée comme par le passé ; mais en ce sens, que les anciens offices, si pleins de piété douce et naïve, disparurent pour faire place à de nouveaux qu'on peut qualifier d'anonymes, car si le nom de la sainte n'avait été prononcé dans l'oraison et dans les hymnes, on aurait pu se demander qui était cette sainte femme qu'on entendait célébrer. [...] Ce fut l'époque de ce que l'on a appelé les bréviaires gallicans. On voulut avoir des offices composés uniquement de textes empruntés aux Divines Écritures ; et comme sainte Anne n'était aucunement mentionnée dans celle-ci, on chercha des textes qui pourraient de très loin, on le conçoit, car on ne voulait pas y changer un mot, s'appliquer à elle*⁷⁹. »

La Bretagne résista en partie à cette évolution défavorable, comme en témoignent ces « *deux bréviaires manuscrits du XV^e siècle, le bréviaire de Landerneau, conservé à l'évêché de Quimper, et un bréviaire de Rennes, actuellement à Rome, à la Bibliothèque Vaticane. Ces deux manuscrits ont un office spécial en l'honneur de sainte Anne, office que l'on voit encore persister au XVI^e siècle, car un bréviaire de Rennes de 1514 que possède l'Abbaye de Solesmes, le donne dans son intégrité*⁸⁰. »

Vint le temps de la Réforme, si opposée au culte marial et au culte des saints. « *Le protestantisme, faisait remarquer le chanoine Pérennès, porta au culte de sainte Anne des coups très durs*⁸¹. » Alors que la piété et l'iconographie « *faisaient la place large à sainte Anne* », comme le rapportait le Congrès Marial Breton, « *les Protestants qui cherchaient des griefs en toute image ne manquèrent pas de crier à l'idolâtrie*⁸². »

L'Église, sans condamner la représentation de sainte Anne dite trinitaire, si répandue dans le nord de l'Europe et en Bretagne, « *orienta prudemment l'iconographie de sainte Anne vers un autre aspect* », et l'on vit se multiplier les représentations de "Sainte-Anne Éducatrice de Marie", tenant la Bible en ses mains.

« *A partir du milieu du XVI^e siècle, écrivait Dominique Costa, historien de l'art, le courant de la Contre-Réforme, les interdits du Concile de Trente relatifs aux images rappelant des dogmes erronés contraignent les artistes à éviter de traiter les anciens thèmes, surtout ceux dont l'origine se trouvait dans les textes apocryphes devenus de plus en plus suspects et qui ne soulevaient plus l'intérêt qu'ils avaient autrefois connu. Les représentations d'Anna Selbdritt [Sainte Anne, la Vierge Marie et l'Enfant Jésus] disparaissent, car elles ne correspondent plus au goût de l'époque et, également, celles où sainte Anne montre dans son sein la Vierge entourée de rayons*⁸³. »

⁷⁹ Congrès marial breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *Sainte Anne dans la liturgie latine*, p. 142.

⁸⁰ Congrès marial breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *Sainte Anne dans la liturgie latine*, p. 141-142.

⁸¹ Chanoine H. Pérennès, *Sainte Anne chez nous*, 1941, *La dévotion à sainte Anne* p. 14.

⁸² Congrès marial breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *La dignité et la gloire de sainte Anne Mère de la Mère de Dieu Le témoignage de l'art*, p. 277.

⁸³ Dominique Costa, *Sainte Anne*, Nantes, Musée Dobrée, 1966, *Disparition des anciens thèmes*, p. 39.

C'est à cette époque également que l'on occulta, sans la condamner explicitement, la tradition du Trinubium de sainte Anne⁸⁴, popularisée par la *Legenda aurea* (Légende dorée) de Giacomo da Varazze (Jacques de Voragine) – rédigée entre 1261 et 1266 – selon laquelle : « Devenue veuve de Joachim, Anne épousa Cléophas, qui aurait été un frère de Joachim, dont elle eut une fille nommée Marie ; veuve une nouvelle fois, elle épousa Salomé, dont elle eut une troisième fille qui, elle aussi, fut appelée Marie. Marie, fille de Cléophas, épousa Alphée et donna naissance à quatre fils : Jacques-le-Mineur, Simon, Joseph-le-juste et Jude. Marie Salomé, femme de Zébédée, n'eut que deux fils : Jacques-le-Majeur et Jean l'Évangéliste⁸⁵. »

On trouve la réfutation de cette thèse dans l'ouvrage du Père Mathias de Saint Bernard qui affirmait « *fortement appuyé par les preuves de la raison*⁸⁶ » que sainte Anne n'avait été mariée qu'une fois.

En Bretagne, le diocèse de Rennes fêtait solennellement le 25 mai les trois Maries – *Festum Trium sororum* – c'est-à-dire Marie Mère de Jésus, Marie Jacobé et Marie Salomé. Le culte des filles de sainte Anne s'était répandu particulièrement sous l'impulsion de Pierre de Nantes (1300-1363), dit aussi Pierre de Guéméné, évêque successivement de Saint-Pol-de-Léon, de Saint-Malo, puis de Rennes, qui avait été guéri de la goutte par leur intercession. En action de grâce, il fit construire trois autels en leur honneur en la cathédrale de Nantes. Au siècle suivant, la bienheureuse Françoise d'Amboise (1427-1457), duchesse de Bretagne, très dévote aux filles de sainte Anne, fonda le premier Carmel féminin au Bondon à Vannes, sous le patronage des Trois Maries.

Mais dès avant le Concile de Trente (1545-1563) et surtout ensuite, un clergé suspicieux, craignant la superstition populaire, s'en prit aux images des saints. Il semble que les statues de sainte Anne trinitaire furent reléguées dans les chapelles éloignées des centres paroissiaux ou même détruites ou enterrées. Il est possible que ce fut ce qui arriva à la statue de sainte Anne trinitaire du XIV^e siècle en granit polychrome, retrouvée enterrée dans le cimetière de la collégiale de Pont-Croix. On peut se demander si ce ne fut pas également le sort de la statue du Bocenno que retrouva Yvon Nicolazic guidé par sainte Anne elle-même.

Guerres de la Ligue

Les événements de Keranna survinrent, donc, dans une période de relatif déclin du culte de sainte Anne et suite à une période de grands troubles dans le pays, dont il nous faut dire quelques mots.

Alors que la Bretagne avait été rattachée à son corps défendant à la couronne de France depuis 1532, son gouverneur, le duc de Mercœur (1558-1602), dont l'épouse, la "Belle Nantaise" était descendante de Jeanne de Penthièvre, se ligua contre Henri IV en 1589 et, jusqu'en 1598, après la conversion d'Henri IV au catholicisme (1593) et l'Edit de Nantes (1598), la Bretagne fut en guerre avec pour conséquences dramatiques la famine, la peste, le brigandage.

Les apparitions de sainte Anne à Yvon Nicolazic eurent lieu peu de temps après cette nouvelle période de grands troubles. « *Vingt-cinq ans auparavant*, écrivait Émile Gabory, *se terminait l'une des guerres les plus cruelles, les plus longues, de l'histoire de Bretagne, celle de la*

⁸⁴ Cf. Joseph Blarez, *Le Trinubium de sainte Anne, Les trois maris et les trois Maries*, Vannes, Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934.

⁸⁵ Dominique Costa, *Sainte Anne*, Nantes, Musée Dobrée, 1966, *La Sainte Parenté*, p. 23.

⁸⁶ Cf. *Sainte Anne triomphante de l'oubly et de l'antiquité dans les trois Etats de sa vie cachée, connue, et glorieuse*. Œuvre également utile aux dévots de cette sainte, aux curieux de l'histoire & aux prédicateurs. Composé par le R. P. Matthias de S. Bernard religieux carme de Bretagne, 1651. Chapitre XX. Où il est prouvé que sainte Anne n'a été mariée qu'une fois, et n'a eu qu'une seule fille, à savoir Marie Mère de Jésus.

Ligue. Lutte à la fois religieuse et politique. Religieuse : la Bretagne, catholique de tradition, d'instinct, de goût, en se lançant à corps perdu dans la bataille, avait la pensée de défendre ses dogmes menacés par le Protestantisme. Politique : le duc de Mercœur – Philippe-Emmanuel de Lorraine – gouverneur de Bretagne, escomptant la mort sans héritier d'Henri III, songea à profiter des troubles pour rétablir à son avantage l'ancien Duché. [...] Les Bretons, aux oreilles de qui Mercœur faisait résonner la promesse flatteuse de l'ancienne indépendance, ne discutèrent point ses titres ; ils virent en lui le défenseur des intérêts religieux, le vengeur de leur cause⁸⁷. »

Le pays avait été à nouveau durement frappé, comme le rapportent les chanoines Buléon et Le Garrec : « La guerre civile qui avait troublé les trente dernières années avait amené avec elle son cortège ordinaire de misères et de désordres⁸⁸. » Et concernant particulièrement la région où vivait Yvon Nicolazic, ils ajoutent : « Quant à la région spéciale de Vannes et d'Auray, s'il faut en croire certains historiens, elle avait dû souffrir plus que les autres. L'enthousiasme religieux qui, un siècle auparavant, avait créé ou embelli tant de lieux de pèlerinage s'était refroidi. Des chapelles délaissées sans aucune vénération tombaient en ruine. L'église paroissiale de Pluneret entre autres, "ne tenait pas debout, faute de réparations"⁸⁹ ».

La foi du peuple, laissé pratiquement sans instruction chrétienne, s'était beaucoup atténuée et toutes sortes de pratiques superstitieuses avaient ressurgi. « Le pays, ajoutent nos auteurs, était tout préparé à subir l'emprise du Protestantisme, dont les infiltrations se faisaient déjà sentir à Josselin et à la Roche-Bernard, et qui allait tenter, en 1623, d'occuper l'embouchure du Blavet⁹⁰. »

C'est dans ces circonstances qu'Yvon Nicolazic se distingua comme l'instrument choisi par sainte Anne pour relever son antique sanctuaire et ranimer la foi en Bretagne.

Vers un printemps spirituel

Les fidèles de la tradition

A Keranna et dans les environs, il se trouvait quelques fidèles pour entretenir avec ferveur le souvenir de l'antique chapelle du Bocenno, ainsi que le rapportait le Père Hugues des Carmes d'Auray : « Une tradition locale, disait-il, prétendait qu'il y avait eu autrefois une chapelle de sainte Anne dans ce champ du Bocenno. Le respect que ce lieu inspirait à quelques personnes était si grand qu'elles y venaient prier en souvenir de la chapelle⁹¹. Nicolazic entre autres y venait souvent⁹². »

Les plus fervents parmi ses fidèles croyaient même que la chapelle serait bientôt relevée « À Keranna, rapportaient les chanoines Buléon et Le Garrec, on n'avait jamais dû perdre l'espoir qu'on bâtirait dans le champ du Bocenno une nouvelle chapelle de sainte Anne. Mais à l'époque où nous sommes rendus, cette espérance avait pris un caractère de très grande précision. Plusieurs vieillards affirmaient avoir appris de leurs pères que les temps approchaient où un nouveau

⁸⁷ Émile Gabory, *Sainte Anne d'Auray*, Paris, Plon, 1935, Chapitre 2, *Une époque tourmentée*, p. 57-58.

⁸⁸ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 22, § *Description du village*.

⁸⁹ *Archives du Morbihan*, Concordat entre les Carmes et le Recteur de Pluneret [...], cité In : J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 24, note 4.

J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 24, § *Description du village*.

⁹⁰ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 22-23, § *Description du village*.

⁹¹ P. Hugues, *Les Grandeurs de Sainte Anne*, p. 178, cité par Buléon et Le Garrec, p. 26.

⁹² P. Hugues, *Les Grandeurs de Sainte Anne*, p. 178-179, cité par Buléon et Le Garrec, p. 26.
J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, § *Les souvenirs du culte primitif*, p. 25-26.

sanctuaire serait construit à la place de l'ancien : et ils ajoutaient qu'eux-mêmes ne mourraient pas avant de voir cette prédiction se réaliser⁹³. »

Malgré les troubles du temps, l'abbé Henri Brémond, historien du catholicisme, témoigne de la persistance en Bretagne d'une élite cachée avant même la période de grand renouveau des Missions Bretonnes inaugurées par le vénérable Michel Le Nobletz (1577-1652) et développées par le bienheureux Père Julien Maunoir (1606-1683) : « *Il y avait là toute une élite, obscure et insensiblement rayonnante, qui préparait la renaissance prochaine... Le P. Surin qui parcourut à cette époque les couvents, les villes et les villages de Bretagne, eut mainte fois la surprise d'y rencontrer des âmes merveilleusement éclairées dans la vie spirituelle. Les mystiques y abondaient bien avant le P. Maunoir*⁹⁴. »

C'est parmi ces fervents que sainte Anne trouva son fidèle serviteur, artisan du relèvement de son antique sanctuaire.

Yvon Nicolazic, l'homme choisi.

Ce n'est pas notre objet ici de nous appliquer à dresser un portrait complet de cet homme vraiment extraordinaire que fut Yvon Nicolazic⁹⁵, mais simplement de mettre en lumière certains traits de sa personnalité en lien avec sa mission si exceptionnelle.

Notons que, par commodité, nous continuons ici à lui donner le prénom d'Yvon tel d'ailleurs qu'on peut le lire dans son acte de baptême⁹⁶, cependant il semble assuré qu'il devait être appelé en breton Ezan ou Izan⁹⁷, prénom celtique qui fut assimilé au prénom Yves.

Au sujet du voyant de Keranna, le Père Mathias faisait « *cette judicieuse remarque qui a été reprise par les Bollandistes : "Chéri du ciel, maltraité des hommes, et méprisé de quelques-uns comme un fol écervelé, il mérita enfin par son obéissance le succès heureux de ses révélations, et vit avec contentement sa persévérance et sa fidélité couronnées par la naissance d'une des plus célèbres dévotions du christianisme*⁹⁸. »

En vérité, la vie entière d'Yvon Nicolazic fut marquée par sa mission de serviteur de sainte Anne qu'il n'appelait autrement que sa "bonne maîtresse" (*ma mestrez vat*). Il naquit moins d'une dizaine d'années après que la fête de sainte Anne ne fut inscrite au calendrier romain. « *Rapprochement curieux, comme le faisaient remarquer les chanoines Buléon et Le Garrec : la fête commença d'être célébrée dans toute l'Église à l'époque où naquit Nicolazic, et les apparitions de Keranna débutèrent au moment où elle devint une fête gardée*⁹⁹. »

Henri Ghéon remarquait de même : « *Il convient de noter et de souligner que la célébration de cette fête venait depuis deux ans tout juste d'être rendue obligatoire (1622) ; elle n'avait été étendue à l'église universelle qu'en 1584, année de naissance de Nicolazic [...]*¹⁰⁰. » Sur ce dernier

⁹³ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 29-30.

⁹⁴ H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, V, p. 90 – (Cf p. 117, p. 119, p. 126). Cité par J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 23.

⁹⁵ Cf. J. Buléon et E. Le Garrec, *Yves Nicolazic, le voyant de Sainte Anne*, Rennes, Imprimerie Bretonne, 1958.

⁹⁶ J. Buléon et E. Le Garrec, *Yves Nicolazic, le voyant de Sainte Anne*, Appendice, p. 70, 1 – *L'acte de baptême d'Yvon Nicolazic*, Rennes, Imprimerie Bretonne, 1958.

⁹⁷ Cf. Gwennole Le Menn, *Les noms de famille les plus portés en Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 1993, Eozen, p. 107.

⁹⁸ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, p. 68.

⁹⁹ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, *Récit des apparitions*, p. 42.

¹⁰⁰ Henri Ghéon, *Ste Anne d'Auray*, Flammarion, 1931, p. 67.

point notre auteur se trompait, en suivant d'ailleurs l'opinion commune, alors que l'on sait désormais qu'Yvon Nicolazic naquit en 1591 et non point en 1584¹⁰¹.

« *C'était ce qu'on appelle communément un "paysan aisé", écrivait nos deux chanoines ; il possédait deux belles tenues à domaine congéable, et il en cultivait une avec un personnel assez nombreux. Il était réputé pour son activité au travail, et aussi pour le succès de son exploitation*¹⁰². »

Tout en menant avec diligence ses activités agricoles, Yvon Nicolazic se distinguait par son intense vie de prière. « *Quand on a donné tout ce qui convient au travail, écrivait Henri Ghéon, aux repas, au sommeil, ce qui reste est pour la prière, et ça n'est pas de trop. Au fait, Nicolazic ne cessait guère de prier. En travaillant, en mangeant, en dormant ; à la pensée d'un mort, à la vue d'un pauvre, à la rencontre d'un calvaire. Son chapelet ne quittait pas son bras et il tâcha toujours d'en dire "quelque partie" – "parce que, expliquait-il, cette occupation empêche les distractions de mon esprit et me fournit de bonnes pensées qui m'éloignent du péché. [...] En somme, il essayait de vivre en Dieu, en la compagnie de Marie, Sa mère, d'Anne, Sa grand'mère, qu'il chérissait : il l'appelait sa "bonne maîtresse" et se rendait exprès au Bocenno pour l'invoquer. Il se perdait parfois dans sa prière. "Nous avons un villageois, écrit le P. Rigoleuc dans une lettre, si abîmé en Dieu qu'il lui arrive quelquefois, quand il garde ses bœufs et ses vaches, que voulant les suivre, il va sans y penser d'un autre côté"*¹⁰³. »

Véritable mystique donc, Yvon Nicolazic était connu pour sa sagesse et son bon sens. « *Les hommes de cette trempe sont très rares, écrivait encore les chanoines Buléon et Le Garrec ; et, quel que soit le milieu où ils vivent, ils ne passent jamais inaperçus. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Nicolazic jouissait d'une considération à part. Il inspirait de la sympathie à tout le monde, et une confiance telle que, dans le quartier, on le prenait pour arbitre de tous les différends : "Puisqu'on n'arrive pas à s'entendre, disaient les gens en désaccord, rapportons-nous-en à Yvon." C'était un homme de bon conseil. Il causait peu, mais toujours à propos ; aussi les personnes de toute condition ne le considéraient-elles qu'avec respect. Ce qui le mettait ainsi hors de pair c'est une qualité qu'on est heureux de rencontrer encore dans les populations profondément imprégnées de foi, "le bon sens chrétien" ; et Nicolazic l'avait à un degré éminent.* » Et nos auteurs d'ajouter : « *Nous ne prétendons pas sans doute que cet homme, dont nous venons d'esquisser le portrait, fût un saint. Mais nous n'aurions non plus aucune peine à croire qu'il le fût. En tout cas, ce que l'on peut affirmer, c'est que le Voyant de Ker-Anna était, même avant les apparitions, un homme peu ordinaire, et tout en lui écarte les soupçons de supercherie et d'exaltation*¹⁰⁴. »

Reconnu comme un sage dans son village, Yvon Nicolazic était également un homme de conviction qui savait suivre son chemin comme il l'entendait. « *Il ne savait pas lire cependant, remarquait Henri Ghéon. C'était sa volonté. Alors que ses voisins [et son propre frère] connaissaient la langue française, lui se refusait à l'apprendre "afin de demeurer toujours, dit le Père Hugues, en sa simplicité"*¹⁰⁵. »

Il faut savoir qu'à cette époque, les bourgeois d'Auray pratiquaient déjà massivement le français, vecteur d'un certain rationalisme de plus en plus affirmé, prémisse de l'esprit des

¹⁰¹ J. Buléon et E. Le Garrec, Yves Nicolazic, *Le paysan, le voyant, le bâtisseur, Sainte-Anne d'Auray*, 4^e édition augmentée, Rennes, Imprimerie bretonne, 1958, p. 70, *L'acte de baptême d'Yvon Nicolazic*.

¹⁰² J. Buléon et E. Le Garrec, Yves Nicolazic, *Le paysan, le voyant, le bâtisseur, Sainte-Anne d'Auray*, 4^e édition augmentée, Rennes, Imprimerie bretonne, 1958, p. 7, *Le paysan de Keranna*.

¹⁰³ Henri Ghéon, *Ste Anne d'Auray*, Flammarion, 1931, p. 63.

¹⁰⁴ J. Buléon et E. Le Garrec, Yves Nicolazic, *Le paysan, le voyant, le bâtisseur, Sainte-Anne d'Auray*, 4^e édition augmentée, Rennes, Imprimerie bretonne, 1958, p. 9-10, *Le paysan de Keranna*.

¹⁰⁵ Henri Ghéon, *Ste Anne d'Auray*, Flammarion, 1931, p. 63.

Lumières qui bientôt se répandrait dans ces milieux. Cela donne un sens très fort au refus déterminé du laboureur de Keranna d'apprendre le français. Charles Le Quintrec note, de même, qu'il avait « *dans sa jeunesse, refusé d'apprendre le français afin de rester, disait-il, dans la fidélité aux siens et dans la simplicité.* » Ce refus paraît pour notre auteur « *dépeindre tout entier Yves Nicolazic. Bien mieux en tout cas, pense notre auteur, que les stations priantes au pied des calvaires. Il se méfie du français qui est la langue du roi, des puissants, des seigneurs, des prélats, des magistrats, des âmes ambitieuses et souvent corrompues. C'est en effet la langue des châteaux, des fêtes, des bals que l'on y donne. C'est le diable qui danse. Il n'a pas son pareil pour changer de pied et pour mettre la main sur toute la musique. Pour Nicolazic, le français, c'est la langue de la légèreté, de la controverse, de la dissipation, on dira bientôt du libertinage*¹⁰⁶. »¹⁰⁷

C'est cet homme humble et déterminé, bien loin du paysan timoré que l'on a parfois dépeint, qui fut choisi par sainte Anne pour devenir l'instrument d'un grand renouveau spirituel pour la Bretagne entière et au-delà. Sa mission commença humblement, mystérieusement, en lien avec ce lopin de terre où jadis s'élevait une chapelle et dans lequel il semait chaque année du blé noir.

« *Il ne s'enorgueillit pas de posséder le Bocenno, remarquait encore Henri Ghéon. Il reconnaît cependant la valeur du don et il le traite en conséquence. C'est la pièce de terre la plus fertile du pays, bien qu'on l'ensemence chaque an sans lui laisser le temps de se refaire. On ne peut pas la travailler au soc : dès que les bœufs s'approchent du noyau pierreux où sans doute fut la chapelle, ils s'effarent, brisent la charrue ; Nicolazic lui-même y rompit autrefois deux attelages en un jour. Depuis lors, il emploie la bêche. Qu'attend-t-il de ce Bocenno ? Quelques mesures de blé noir périodiquement. Et puis, la résurrection de la chapelle. Il y croit comme tout le monde. Il y croit plus que tout le monde. Il attend tout, parce qu'il sait que Dieu peut tout. Il y croit pour bientôt. Il ne sait pas par quel moyen. Mais ce dont son souhait et sa certitude sont le plus loin, c'est de la pensée que lui-même pourrait bien être ce moyen et qu'il a été planté là, avec sa bêche et son chapelet, sur ce champ, pour devenir l'instrument de la Providence*¹⁰⁸. »

Épreuves et confirmations célestes

L'histoire des apparitions de sainte Anne à Yvon Nicolazic serait à réécrire, à la suite notamment des travaux des chanoines Buléon et Le Garrec, en revenant aux documents et témoignages de l'époque¹⁰⁹, et en remettant l'évènement en perspective avec le grand renouveau spirituel qui traversa la Bretagne au XVII^e siècle.

Nous le savons, la route empruntée par Yvon Nicolazic fut étroite et pleine d'embûches. Il faut se rappeler qu'il fut violemment rabroué par son recteur qui, dans un premier temps, s'entêta dans son refus absolu d'entendre parler des apparitions et de la construction d'une chapelle. On rapporte qu'un jour « *le recteur en colère, comme s'il n'était plus maître de lui, alla jusqu'à dire : "...Est-ce à des gens de votre sorte que le ciel fait des révélations ? Ne s'adresserait-il pas plutôt à des personnes savantes et vertueuses... Construire encore une chapelle ! Quant à cela, jamais je*

¹⁰⁶ Charles Le Quintrec, *Sainte Anne d'Arvor ou la grâce de la Bretagne*, Paris, Éditions SOS, 1977, p. 69.

¹⁰⁷ Mais c'était aussi semble-t-il pour rester dans la tradition de son pays, dont faisait partie la langue bretonne, constitutive de ce pays et de plus en plus mise à mal par la concurrence du français : ainsi restait Yvon « dans la fidélité aux siens ».

¹⁰⁸ Henri Ghéon, *Ste Anne d'Auray*, Flammarion, 1931, p. 64-65.

¹⁰⁹ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, Tome II, *Les historiens de Sainte-Anne d'Auray*, p. 493-514.

n'y consentirai !... Est-ce qu'il n'y en a pas déjà trop dans la paroisse ! Ne m'en parlez donc plus. C'est là mon dernier mot...¹¹⁰. »

Mais toujours, sainte Anne consola son fidèle serviteur et l'encouragea dans sa mission malgré les difficultés et les oppositions. « *Le P. Mathias, à propos des encouragements donnés par sainte Anne à son messenger, rapporte d'autres paroles très intéressantes de l'Apparition ; et comme cet auteur a vécu lui-même dans la compagnie du voyant, son texte vaut la peine d'être cité ici : "Allez courageusement, et vivez assuré que vos impuissances n'empêcheront pas l'exécution de mes dessins. Au reste, on trouvera en bref de quoi établir la croyance de mes visites, et les prodiges de mon pouvoir feront avouer les plus mécréants incrédules que vous êtes l'organe de mes volontés, et que j'ai choisi ce lieu par inclination pour y être honorée. Et pour ce qui est du bâtiment de cette église, ne vous mettez point en peine de m'alléguer votre pauvreté, puisqu'elle m'est assez connue ; mais tous les trésors du ciel sont entre mes mains."* (p. 402-403)¹¹¹. »

En prononçant ces paroles : « *J'ai choisi ce lieu par inclination* », sainte Anne, au-delà de la chapelle du Bocenno, ne désignait-elle pas la Bretagne elle-même qui l'honore depuis les origines du christianisme ? Son inclination pour ce pays n'a-t-elle pas pour motif l'extraordinaire inculturation de la foi dans cette Bretagne Armorique ?

En prononçant ces autres paroles : « *tous les trésors du ciel sont entre mes mains* », sainte Anne, bien au-delà du contexte du financement de sa future chapelle, ne nous révèle-t-elle pas son rôle éminent dans l'économie de l'Incarnation ?

« *Quelle place sainte Anne occupe-t-elle dans l'Église du ciel ? Quel rang tient-elle dans la hiérarchie des saints ? se demandait le chanoine Le Garrec. Quelle est sa gloire ; quelle est sa puissance, quelle est sa félicité ? Quelle est son amour pour Dieu, l'amour de Dieu pour elle ? En d'autres termes, dans quelle mesure participe-t-elle à ce que nous appelons dans notre pauvre langage "les biens du ciel" ? A ces questions, nous ne pourrions répondre que lorsque nous aurons les yeux des anges pour voir et le langage des anges pour traduire nos pensées. Mais la mère de Marie, la grand'mère de Jésus ne nous a-t-elle pas donné un commencement de réponse, en disant à son fidèle messenger : Tous les trésors du ciel sont entre mes mains¹¹². »*

C'est bien ce mystérieux rôle de sainte Anne qui nous est révélé par les antiques images si vénérées en Bretagne, représentant Marie et Jésus *entre ses mains*. Bien que discréditées, nous l'avons dit, sous l'influence du rationalisme et du Protestantisme, ces images, souvent de grande qualité artistique, ont gardé également leur pertinence théologique. « *Les artistes ou plutôt ceux qui les ont inspirés, écrivait Dom Baron, n'ont voulu qu'une chose : exprimer avec éclat la gloire et la puissance de sainte Anne en les fondant l'une et l'autre sur les mystérieuses relations d'origine que la Vierge et le Christ ont avec elles. Et pour qu'aux yeux de tous ce fut clair, ils les ont mis l'un et l'autre sur ses bras. Le Fils de Dieu et la Mère de Dieu. L'auteur de la grâce et la Mère de la Grâce, et l'un et l'autre sous les traits de l'enfance à l'âge où l'on dépend de celle qui nous porte. Une antienne du XV^e siècle disait :*

<i>Per te duplex gloria</i>	<i>Par toi double gloire</i>
<i>Nobis est exorta</i>	<i>S'est levée sur nous</i>
<i>Filius et Filia</i>	<i>Un Fils et une Fille</i>
<i>Lux et Lucis porta</i>	<i>Lumière et porte de Lumière</i>

¹¹⁰ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, Les origines, p. 53.

¹¹¹ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, Les origines, p. 49, note 2.

¹¹² Congrès Marial Breton, sixième et dernière session, Sainte Anne mère de Marie, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *La dignité spéciale de sainte Anne*, p. 173.

Et notre auteur d'ajouter : « *"Toutes les grâces du ciel sont entre mes mains" dira plus tard sainte Anne à Nicolazic pour fonder sa puissance sur sa terre d'élection... Il n'y a pas de plus parfaite interprétation de ce groupe. L'iconographie de sainte Anne atteignait là sa forme parfaite*¹¹³. »

Nul doute que ces pensées nourrissaient la contemplation d'Yvon Nicolazic au milieu des difficultés qu'il rencontra et qu'il y trouva un surcroît de force pour mener à bien son œuvre.

Divers prodiges et phénomènes surnaturels vinrent également le confirmer dans sa mission. Les enquêteurs rapportent ainsi que « *Vers la fin de l'été [c'était en 1624], comme [il] était occupé à charroyer du mil, au clair de lune, il vit une pluie d'étoiles qui tombaient dans l'espace depuis le Bocenno jusqu'à sa maison (D'après l'Anonyme de Rennes, c'était au mois d'août, un samedi, vers 11 heures du soir). Et plusieurs fois, il lui fut donné de contempler ce prodige : tantôt c'étaient des étoiles et tantôt des flambeaux en grand nombre qui descendaient sur le même terrain*¹¹⁴. »

Faveur plus extraordinaire encore : « *À plusieurs reprises, [il] fut transporté, sans savoir comment, pendant la nuit, de sa maison jusqu'à l'emplacement même de l'ancienne chapelle : et là, pendant que la lumière qui sortait du milieu des ruines éclairait tout l'espace jusqu'au village, il entendait, en des extases qui duraient parfois plusieurs heures, des chants si mélodieux qu'il se croyait parmi les chœurs des anges, et qu'il y savourait un avant-goût des délices du Paradis*¹¹⁵. »

Les chanoines Buléon et Le Garrec rapportent également qu'Yvon Nicolazic « *ne fut pas le seul témoin de merveilles qui pronostiquaient le choix que sainte Anne avait fait de ce lieu. Un soir, trois personnes de Pluvigner revenant du marché d'Auray, vers les neuf heures "virent dans le même endroit descendre du ciel une Dame mystérieuse vêtue de blanc, au milieu d'une clarté resplendissante, ayant auprès d'elle deux flambeaux allumés."* » Et on lit en note : « *Le P. Kernatoux raconte à son tour que Perrine Bouvent du Varquez, s'étant mise à genoux, un soir, pour dire son chapelet la face tournée vers la sainte chapelle, vit le ciel s'entr'ouvrir ; et en même temps une colonne de feu en sortit, vint descendre sur ladite chapelle, sur laquelle ayant reposé quelque temps, elle remonta au ciel. "Ainsi, Dieu prenait soin de montrer que 'ce lieu était vraiment saint*¹¹⁶.'" »

Le miracle éclatant

Ces divers messages du ciel et ces événements prodigieux préparaient en fait la manifestation la plus éclatante de la volonté divine concernant ces lieux avec la découverte ou plutôt l'invention miraculeuse de l'antique statue¹¹⁷, dont nous livrons ici le récit qu'en font nos auteurs.

« *Dans la nuit du 7 au 8 [mars 1625], vers onze heures, ses domestiques veillaient encore dans la pièce voisine, Nicolazic récitait comme d'habitude son chapelet en attendant le sommeil.*

¹¹³ Congrès Marial Breton, sixième et dernière session, *Sainte Anne mère de Marie*, Vannes, Librairie Lafolye et J. de Lamarzelle Éditeurs, 1934, *La dignité et la gloire de sainte Anne Mère de la Mère de Dieu – Le témoignage de l'art* – p. 274-276.

¹¹⁴ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, *Les origines*, p. 50.

¹¹⁵ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, *Les origines*, p. 51.

¹¹⁶ J. Buléon et E. Le Garrec, *Op. cit.*, *Les origines*, p. 51.

¹¹⁷ Georges Provost, *Découverte miraculeuse de la statue de sainte Anne*, Bécédia [en ligne], ISSN 2968-2576, mis en ligne le 23/11/2016.

Soudain sa chambre se trouva toute éclairée comme elle l'avait été si souvent ; sur la table apparaît un cierge dont la flamme brillait d'un éclat très vif ; et la sainte se montra aussitôt, arrêta sur son messager un regard plein de douceur : l'heure attendue était arrivée. Sainte Anne dit d'une voix agréable et engageante : "Yves Nicolazic, appelez vos voisins, comme on vous l'a conseillé ; menez-les avec vous au lieu où ce flambeau vous conduira, vous trouverez l'image qui vous mettra à couvert du monde, lequel connaîtra enfin la vérité de ce que je vous ai promis."

Après ces paroles, sainte Anne disparaît, mais la lumière reste.

Nicolazic, l'âme toute à la joie, se lève et s'habille à la lueur du flambeau qui semble l'attendre. Quand il se dispose à sortir, le flambeau marche devant lui ; quand il arrive dehors, le flambeau lui-même l'a précédé. »

Il s'empresse donc d'aller chercher quelques voisins. « – "Allons mes amis," dit Nicolazic, extasié de joie, "allons où Dieu et madame sainte Anne nous conduiront." Le flambeau se mit alors en mouvement. Il allait en avant, à la distance de quinze pas environ, et à trois pieds d'élévation au-dessus du sol. Le chemin qu'il prit était la voie charretière qui conduisait du village à la fontaine ; et les paysans suivaient, heureux et plein d'espoir comme jadis les Mages guidés par l'étoile.

Arrivé en face du Bocenno, le flambeau sort du chemin, pénètre dans le champ, et se dirige, par-dessus le blé en herbe, jusqu'à l'endroit de l'ancienne chapelle.

Là, il s'arrête.

Les paysans, qui ont toujours les yeux sur lui, le voient alors s'élever et redescendre par trois fois, comme pour attirer leur attention sur cet emplacement, puis disparaître dans le sol.

Nicolazic, qui observait tous ces mouvements, se précipita le premier jusqu'à l'endroit où s'était évanouie la lumière, et, mettant le pied dessus, il dit à son beau-frère de creuser là. Jean Le Roux, qui portait la tranche, n'eut pas plus tôt donné cinq ou six coups dans la terre meuble des sillons, qu'on entendit sous le choc de l'instrument résonner une pièce de bois qui s'y trouvait enfouie.

Tous eurent immédiatement l'intuition que c'était l'image qu'ils cherchaient.

Comme ils se trouvaient dans l'obscurité, Nicolazic commanda à l'un d'eux d'aller vite chercher de la lumière : "Prenez, lui dit-il, le cierge bénit de la Chandeleur, avec un tison pour l'allumer." Ce qui fut fait. Alors tous se mirent à l'œuvre, et ils ne tardèrent pas à retirer du sol la vieille statue toute défigurée, qui gisait là depuis 900 ans.

Après l'avoir considérée pendant quelques instants, ils l'adossèrent avec respect contre le talus voisin et se retirèrent, surpris et heureux à la fois, en se promettant bien de revenir la voir plus à loisir quand il ferait jour. Nicolazic enfin au comble de ses vœux, croyait-il, ne se possédait pas de joie.

Au lever du jour, il revint de très bonne heure au Bocenno, accompagné de son ami Lézulit, qu'il était allé chercher lui-même. Tous deux examinèrent assez longuement l'objet qu'ils avaient déterré : c'était bien une statue, très endommagée par ce long séjour en terre humide et rongée aux extrémités, mais néanmoins conservant quelques traits assez frustes et des ombres de couleur¹¹⁸. »

¹¹⁸ J. Buléon et E. Le Garrec, Yves Nicolazic, *Le paysan, le voyant, le bâtisseur, Sainte-Anne d'Auray*, 4^e édition augmentée, Rennes, Imprimerie bretonne, 1958, p. 32, *La découverte de la statue*.

Mais plus qu'une simple image, la statue¹¹⁹, comme le fit remarquer Charles Le Quintrec, fut immédiatement vénérée comme une relique : « *une relique en bois d'olivier, avance-t-il, qui fut peut-être sculptée en Palestine du vivant de la Patronne et apportée en Armorique par les pêcheurs d'Arimathie, au cours de leurs voyages vers les pays de l'ambre et de l'étain*¹²⁰. »

Cet évènement miraculeux de la découverte de la statue, célébré chaque année le 7 mars dans le diocèse de Vannes¹²¹, était jadis inscrit au calendrier diocésain sous l'intitulé latin *In manifestatio imaginis sanctae Annae*, c'est-à-dire "Manifestation de l'image de sainte Anne", expression mettant en lumière l'origine divine de l'évènement qui fut confirmée par les signes et miracles qui accompagnèrent la découverte de la sainte image.

Sainte Anne triomphante

« *Sainte Anne a parlé, écrit l'abbé Ollivier ; il reste à ses fidèles à venir lui rendre hommage, là où "Dieu veut qu'elle soit honorée."* Voici la statue merveilleuse dressée sur le fossé du champ. Premiers pèlerins, quatre prêtres se tiennent devant elle en prière. Le mardi suivant, Nicolazic voit la sainte image illuminer le champ tout entier de sa splendeur. La nuit venue, il entend, comme deux fois déjà, le bruit d'une grande multitude : c'était l'annonce du grand et désormais prodige, prédit par sainte Anne. En effet, le lendemain 12 mars, Nicolazic, miraculeusement transporté au Bocenno, le voyait le premier s'accomplir. De grandes troupes arrivaient, par tous les chemins, de tous les cantons de la Bretagne. D'après la longueur du trajet, on calcula que ces pèlerins avaient dû se mettre en route depuis plusieurs jours, c'est-à-dire depuis l'instant où fut découverte la statue. Une verdoyante loge de genêts lui sert maintenant d'abri, 3 mai ; un coffre revêtu d'une nappe blanche devient son autel, et c'est à ce rustique oratoire que se pressent les foules, chaque jour plus considérables, pour y répandre leurs pleurs d'admiration, leurs prières et leurs aumônes¹²². »

Après la manifestation miraculeuse de l'image de sainte Anne, rien n'arrêtera plus le flux des pèlerins et la construction de la chapelle.

« *Trois jours ne s'étaient pas écoulés depuis la découverte qu'une foule innombrable arrivait de tous les environs, sans avoir été convoquée par personne, et défilait avec dévotion devant la statue, écrit Bernadette Lecureux. Rien que cela, c'était un grand miracle. Des guérisons se produisirent et surtout des conversions extraordinaires. Le pèlerinage était commencé, il ne devait plus connaître de cesse*¹²³. »

« *D'où venait ce peuple ?* s'interrogeait Henri Ghéon. *De près, de loin. De Pluneret d'Auray, de Questembert, de Josselin. Mais aussi de partout, jusque du fond de la Basse-Bretagne. Des femmes traînant des enfants, des hommes portant des vieillards, le chapelet à la main, le panier au bras, marchant au moins depuis l'aurore. Certains avaient deux jours, trois jours de route dans*

¹¹⁹ Au sujet de l'ancienne et de la nouvelle statue, on trouvera une étude détaillée dans l'ouvrage des chanoines J. Buléon et E. Le Garrec, *Sainte-Anne d'Auray*, Tome II, *Histoire d'un village, Le XIX^e siècle*, Vannes, Lafoly Frères et C^{ie} Éditeurs, 1924, *La statue miraculeuse*, p. 42 ss.

¹²⁰ Charles Le Quintrec, *Sainte Anne d'Arvor ou la grâce de la Bretagne*, Paris, Éditions SOS, 1977, p. 102.

¹²¹ J. Buléon et E. Le Garrec, *Sainte-Anne d'Auray*, Tome II, *Histoire d'un village, Le XIX^e siècle*, Vannes, Lafoly Frères et C^{ie} Éditeurs, 1924, *Liturgie de Sainte-Anne d'Auray, Office du 7 mars*, p. 237.

¹²² Athanase Ollivier, *Sainte Anne*, Nantes, Brioché et Dautais Imprimeurs, 1907 ; Chapitre XIV, *La nouvelle chapelle*, 326-327.

¹²³ Bernadette Lecureux, *Sainte Anne, la Bonne Mère*, 4^e édition, Paris, Médiaspaul – Éditions Paulines, 1983, p. 89.

les jambes... Ils avaient pris le sac et le bâton à l'heure même où la statue sortait de l'abîme des siècles. Mais qui les avait avisés ? Quelle rumeur ? Quel vent ? Quel ange ? La seule inspiration de Dieu. La seule impatience de leur cœur. La Bretagne attendait, espérait, sentait le jour proche... Et tout à coup, elle avait décidé que l'attente et l'espoir avaient fait leur temps. Debout ! Et elle était partie à l'aventure, s'orientant vers le petit champ où les aïeux avaient prié. Or là, depuis exactement trois jours, la bonne Mère sainte Anne attendait son peuple, en statue¹²⁴. »

« Le livre d'or de Sainte-Anne-d'Auray, notait Charles Le Quintrec, fait état de guérisons nombreuses et de sauvetages tout à fait extraordinaires. Comme en Galilée et en Judée du vivant de Jésus, les aveugles voient, les muets parlent, les grabataires se lèvent et marchent, les morts eux-mêmes ressuscitent. Plus de trente cas¹²⁵. »

Selon le beau titre du livre P. Matthias de Saint Bernard, voici que *Sainte Anne triomphante de l'oubli*¹²⁶ attirait à nouveau et plus que jamais les pèlerins dans son sanctuaire bientôt relevé. Malgré des siècles d'abandon, le pèlerinage reprenait vie plus que jamais, attirant des pèlerins de la Bretagne entière et d'au-delà et diffusant bientôt le culte de sainte Anne au-delà des mers¹²⁷.

Renouveau mystique et missionnaire

Les apparitions de sainte Anne à Yvon Nicolazic sont à resituer dans le grand réveil spirituel qui marqua le XVII^e siècle breton. La Bretagne, restée fidèle à sa foi malgré les détours de l'Histoire, connut à cette époque, un printemps mystique et missionnaire tout à fait extraordinaire, dont l'influence fut durable dans le peuple chrétien. Il nous faut ici en dire quelques mots.

L'initiateur de ce grand renouveau fut Dom Michel Le Nobletz¹²⁸. Il naquit à Plouguerneau en Léon, le 29 septembre 1577, dans une famille aisée. À la suite de brillantes études, il fut ordonné prêtre, mais, à l'étonnement de tous et au scandale des siens, il abandonna ses bénéfices ecclésiastiques pour passer une année entière dans la solitude et le silence d'un ermitage avant de s'atteler au ministère de la parole auprès des paysans et des pêcheurs. Il commença à missionner dans les îles d'Ouessant, de Molène, de Batz, s'annonçant au son d'une clochette à la manière des anciens moines celtiques. Dom Michel mit sur pied une méthode d'enseignement religieux très concrète à partir des *taolennou*¹²⁹, des tableaux symboliques qui lui servaient à visualiser ses enseignements. À la manière des moines bardes de l'Irlande primitive et des prédicateurs poètes du Pays de Galles, il composa de nombreux cantiques en langue bretonne, que les fidèles chantèrent bientôt par cœur avec enthousiasme¹³⁰. Autour de lui se rassemblèrent des hommes et des femmes souvent sans instruction et desquels il fit de véritables missionnaires laïcs. Accueilli avec joie par les pauvres, ami des enfants, le prêtre fou, *ar beleg foll*, comme on l'appela, était loin de faire

¹²⁴ Henri Ghéon, *Op. cit.*, p. 94-85.

¹²⁵ Charles Le Quintrec, *Sainte Anne d'Arvor ou la grâce de la Bretagne*, Paris, Éditions SOS, 1977, p. 132.

¹²⁶ Cf. *Sainte Anne triomphante de l'oubli et de l'antiquité dans les trois Etats de sa vie cachée, connue, et glorieuse*. Œuvre également utile aux dévots de cette sainte, aux curieux de l'histoire & aux prédicateurs. Composé par le R. P. Matthias de S. Bernard religieux carme de Bretagne, 1651.

¹²⁷ J. Buléon et E. Le Garrec, *Sainte-Anne d'Auray*, Tome II, *Histoire d'un village, Le XIX^e siècle*, Vannes, Lafoly Frères et C^{ie} Éditeurs, 1924. *Rayonnement du pèlerinage dans le monde catholique*, p. 242 ss.

¹²⁸ Cf. 1) Vicomte Hippolyte Le Gouvello, *Un apôtre de la Bretagne au XVII^e siècle, Le Vénérable Michel Le Nobletz (1577/1652)*, Paris, V. Retaux, 1898 ; 2) Ferdinand Renaud, *Michel Le Nobletz et les Missions Bretonnes*, Paris, Les Éditions du Cèdre, 1955.

¹²⁹ Cf. Yann Celton (dir.), *Taolennou Michel Le Nobletz, Tableaux de mission*, Locus Solus, 2018.

¹³⁰ John Saward, *Dieu à la folie*, Paris, Seuil, 1983, *Bretons, bardes et bouffons, "Ar beleg foll"*, p 218 ss.

l'unanimité dans la noblesse et le clergé. Malgré ses succès apostoliques, les manières peu ordinaires de Dom Michel suscitèrent l'adversité des bien-pensants tout au long de sa vie¹³¹, jusqu'à sa mort en 1652.

Son successeur fut le bienheureux Julien Maunoir (1606-1683)¹³², jésuite, originaire de Saint-Georges-de-Reintembault, à la limite de la Bretagne et de la Normandie. Il était encore enfant lorsqu'il fut désigné prophétiquement par Dom Michel comme son successeur, bien que celui-ci ne l'avait jamais vu. Jeune jésuite, alors qu'il pensait se consacrer aux missions du Canada, il céda aux injonctions du Ciel qui lui désignait la Bretagne comme terre de mission. Ne s'était-il pas vu dans un rêve, portant sur son dos un jeune paysan de Cornouaille, comme Jésus ramenant la brebis perdue sur ses épaules ? Lors d'un pèlerinage effectué sur le conseil de Dom Michel à la chapelle de Ti-Mamm-Doue, proche de Quimper, il reçut miraculeusement le don de parler couramment la langue bretonne et put, dès lors, prêcher et confesser en cette langue.

Après que son maître lui eût remis sa cloche celtique et ses *taolennoù*, Dom Julien Maunoir commença sa vie de missionnaire en Bretagne où il pérégrina durant 43 ans, évangélisant une dizaine de paroisses chaque année, faisant s'épanouir partout la vie chrétienne, tandis que sa prédication enflammée était confirmée par de nombreux signes et miracles.

Figure certes moins celtique¹³³ que Dom Michel, Julien Maunoir, *an tad mat*, "le bon père", poursuivit et développa les méthodes du fondateur en s'inspirant de son charisme. En plus des *taolennoù* et des cantiques, il donna aux missions un éclat nouveau par les immenses processions où se jouaient la Passion et les divers mystères du Salut avec un réalisme très fervent. D'autre part, il sut grouper autour de lui des prêtres qu'il conviait, le temps d'une mission, à une forme de vie tout à fait monastique, les rassemblant en communauté fervente et joyeuse¹³⁴.

Alors que le culte des saints bretons avait été largement délaissé et la langue bretonne, nous l'avons vu, méprisée jusque parmi le clergé, le Père Maunoir se distingua par sa dévotion aux saints fondateurs et son dévouement pour la langue bretonne. Apôtre intrépide, il plaça son ministère sous la protection de saint Corentin, "*l'Apôtre de la Cornouaille*" en qui il voyait le Prince des évêques fondateurs de la Bretagne. Dans une prière qu'il lui composa, il s'exprimait ainsi au sujet de la langue bretonne et de la prédication de la foi : « *Considérant donc, grand apôtre (de la Cornouaille), que par une providence spéciale de Dieu je me trouve dans un lieu qui a toujours tenu bon au langage que vous avez parlé et à la foi que vous avez plantée, je me sens obligé de donner au public quelques instructions, pour conserver l'une et l'autre* »¹³⁵.

En vérité, le Père Maunoir nourrissait une vénération sincère pour l'*idiome armorique* qu'il considérait comme la "*langue des anciens Celtes*", l'une "*des quatorze langues des enfants de Japhet*"¹³⁶ selon la vision patristique commune. Il partageait l'opinion de nombreux lexicographes de l'époque qui considéraient la langue bretonne comme l'une des plus anciennes et des plus

¹³¹ Fañch Morvannou, *Le bienheureux Julien Maunoir 1606-1683*, Tome 1 : 1606-1648, Brest, Chez l'auteur, 2010-2021, Chapitre 7, 1640 - (...), *Dom Michel chassé de Douarnenez*, p. 103.

¹³² Fañch Morvannou, *Le bienheureux Julien Maunoir 1606-1683*, Tome 2 : 1649-1683, Brest, Chez l'auteur, 2010-2021.

¹³³ On lui a reproché sa trop grande sujétion au pouvoir royal et spécialement durant la fameuse Révolte des Bonnets Rouge terriblement réprimée par le duc de Chaulnes et ses *missions militaires*. Cf. Buléon et Le Garrec *Histoire d'un village*, *Op. cit.*, p. 268 *Le pèlerinage du pacificateur*.

¹³⁴ Cf. 1) Père Xavier-Auguste Séjourné, *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir*, Paris, Librairie religieuse H. Oudin, 1895, Tome 11, Chapitre XXVI, *La mission bretonne au XVII^e siècle*, p. 80-101 ; 2) Fañch Morvannou, *Le bienheureux Julien Maunoir 1606-1683*, (Tome 1 : 1606-1648, Tome second : 1649-1683), Brest, Chez l'auteur, 2010-2021, Chapitre 20, p. 162, *Le déroulement d'une mission*.

¹³⁵ *Sacré Collège de Jésus*, *Ibid.*, p. 10.

¹³⁶ *Sacré Collège*, *De l'excellence de la langue Armorique*, p. 10-11.

vénérables de l'univers, véritable langue matrice des langues européennes¹³⁷. Il s'employa activement à en favoriser l'usage et la conservation. Pour cela, outre les nombreux cantiques, il fut à l'origine de livres de piété en breton¹³⁸ et surtout, il voulut fournir aux prêtres qui travaillaient avec lui aux Missions Bretonnes un manuel d'instruction¹³⁹ « avec lexique, grammaire et syntaxe en même langue¹⁴⁰. »

« *L'engagement de Maunoir au service de la langue et de la culture bretonnes*, écrivait l'auteur anglais John Saward, a manifesté l'attachement à un peuple qui avait été longtemps en butte aux railleries, comme s'il constituait une anomalie dans un état de plus en plus centralisé, dans une culture où la langue française avait un statut presque divin. [...] Maunoir s'identifiait à une minorité culturelle méprisée par le reste de la France. »

Et John Saward d'ajouter au sujet du *tad mat* et de ses collaborateurs : « *Les apôtres de la Bretagne étaient vraiment des hommes du peuple, non des colons religieux implantant en même temps que la foi catholique un style de vie étranger. Maunoir caressait l'espoir fou et téméraire de "devenir tout à tous", et ce fut follement et témérairement une réussite*¹⁴¹. »

Pour saisir la profondeur de l'enseignement spirituel communiqué par les missions de l'époque, il faut dire un mot des principaux confrères et collaborateurs du Père Maunoir.

Tout d'abord, le Père Jean Rigoleuc (1595-1658)¹⁴², originaire de Quintin (dans le Penthièvre), professeur de Julien Maunoir au collège des jésuites de Rennes. Principal fils spirituel du grand mystique et théologien éminent Louis Lallemant (1587-1635)¹⁴³, il harmonisa les enseignements ignatiens et carmélitains sur la vie spirituelle et fut un maître de l'oraison du cœur.

Son disciple, le Père Vincent Huby (1608-1693)¹⁴⁴, originaire d'Hennebont, condisciple du Père Maunoir au collège de Rennes, commença à participer aux missions à Vannes. Recteur du collège de Quimper de 1650 à 1654, il institua l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement qui se répandit rapidement dans l'Église universelle. De retour à Vannes, il retrouva le Père Rigoleuc, avec lequel il fonda l'œuvre des Retraites spirituelles pour hommes qui poursuivit le travail de réforme des missions.

Citons encore le Père François Guilloré (1615-1684), originaire du Croisic (au diocèse de Nantes), grand auteur spirituel¹⁴⁵.

La maison de Retraite pour les hommes fut jumelée à une maison pour femmes fondée en 1665 par Catherine de Francheville (1620-1689)¹⁴⁶, originaire de Sarzeau, qui fonda également la société des Filles de la Sainte Vierge au service des Retraites.

¹³⁷ On le trouve exposé par exemple dans le *Dictionnaire François-Celtique ou François-breton*, publié en 1732 par le Père Grégoire de Rostrenen, ou encore dans le *Dictionnaire de la Langue Bretonne* de Dom Louis Le Pelletier, paru en 1752.

¹³⁸ Cf. Père Xavier-Auguste Séjourné, *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir*, Paris-Poitiers, Librairie religieuse H. Oudin, 1895, Tome 2, Chapitre XXII : *Les ouvrages du vénérable P. Maunoir*.

¹³⁹ À noter cependant que son choix orthographique influencé par le breton léonard ne fut pas judicieux dans la mesure où il introduisit une certaine division de la langue écrite jusque-là plus unifiée.

¹⁴⁰ *Le Sacré Collège de Jésus divisé en cinq classes, où l'on enseigne en langue armoricaine les leçons chrétiennes avec les trois clefs pour y entrer, un dictionnaire, une grammaire et syntaxe en même langue*, Quimper-Corentin, Jean Hadouyn Imprimeur ordinaire du diocèse, 1659.

¹⁴¹ John Saward, *Dieu à la folie*, Paris, 1983, p. 232-233.

¹⁴² Cf. 1) Pierre Champion, *La Vie du Père Jean Rigoleuc de La Compagnie de Jésus. Avec Ses Traitez De Dévotion Et Ses Lettres Spirituelles...*, réédition Nabu Press, 2013 ; 2) Dominique Salin, *Le Père Jean Rigoleuc (1596-1658), un guide spirituel*, In *Christus* n° 166, octobre 2000.

¹⁴³ Louis Lallemant, *Doctrine spirituelle*, établie et présentée par Dominique Salin, s.j., DDB, Paris, Bellarmin, St-Laurent, coll. Christus, nouvelle édition augmentée, 2011.

¹⁴⁴ Cf. *Œuvres Spirituelles du Père Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus*, Legare Street Press, 2023.

¹⁴⁵ Augustin Klaas, *Un grand spirituel du 17^e siècle : le père François Guilloré, s.j. : vie, notes intimes, lettres*, Éditions de la Revue d'Ascétique et de Mystique, 1938.

Il faut souligner qu'à cette même époque, la Bretagne connut une floraison de mystiques qui soutinrent l'œuvre missionnaire par leur prière et leurs sacrifices. Citons Marie-Amice Picard (1599-1652), la tisserande de Guiclan en Léon ; Armelle Nicolas (1606-1671) de Campénéac au diocèse de Saint-Malo, humble servante à Arradon, complètement plongée dans l'amour de Dieu, qui s'offrit en victime volontaire pour le succès des missions ; Catherine Danieloù (1615-1667) de Quimper, *l'âme des missions*, selon l'expression du père Maunoir ; Yves Le Goff, paysan mystique de la paroisse de Cast en Cornouaille, ascète et intercesseur.

Rapidement, les Missions et les Retraites engendrèrent un vaste courant de renouveau spirituel de par la Bretagne entière. Comme du temps des moines fondateurs, on vit des nobles et des puissants se convertir et quitter le monde pour suivre résolument le Christ.

Ainsi, Pierre Le Gouvello de Keriolet (1602-1660)¹⁴⁷, originaire de Pluvigner, homme violent et débauché, « *tout terrestre, tout animal et tout brutal* », il fut radicalement converti et devint prêtre « *tout céleste et tout divin* ». Il fit sienne toute sa vie la prière du Publicain, qu'il récitait sans cesse, et mourut comme un saint ermite à Sainte-Anne-d'Auray. Très lié à l'histoire de Keranna, sa tombe se trouve dans la basilique en face de celle d'Yvon Nicolazic.

Un autre, Louis Eudo de Kerlivio (1621-1685)¹⁴⁸ originaire d'Hennebont, converti après une vie mondaine, devint un saint prêtre et un grand spirituel. Il collabora activement à l'œuvre des Retraites et notamment à la publication d'ouvrages de piété en langue bretonne. Devenu vicaire général du diocèse de Vannes, il obtint du Saint-Siège que les recteurs des paroisses brittophones soient obligatoirement capables de s'exprimer et de prêcher en breton.

Citons encore monsieur Nicolas Saluden de Trémaria (1619-1674)¹⁴⁹, originaire de Clédén-Cap-Sizun, ancien conseiller au Parlement de Bretagne, qui renonça au monde après le mariage de sa fille unique, devint prêtre, collaborateur du Père Maunoir, et fut un authentique mystique, apôtre de la prière du cœur.

Il faut reconnaître le rôle déterminant de Sainte-Anne d'Auray dans ce grand renouveau spirituel, ainsi que l'observaient les chanoines Buléon et Le Garrec : « *De même que le sang vient se purifier au cœur et s'y renouveler avant de se répandre de nouveau dans les artères pour y porter la vie, de même les fidèles qui accouraient de partout à Sainte-Anne d'Auray emportaient de là jusqu'aux extrémités les plus reculées du pays, le surcroît de vie chrétienne qu'ils y avaient puisés.* » Et nos auteurs de remarquer que les œuvres providentielles « *qui ont été instituées en Bretagne avant de se répandre dans le monde entier* » l'ont été « *précisément à l'époque où notre pays devenait le fief spécial de sainte Anne*¹⁵⁰. »

¹⁴⁶ Cf. 1) *Vie de la vénérable Catherine de Francheville fondatrice de la Retraite de femmes et de la congrégation des filles de la Sainte Vierge de la retraite de Vannes*, publiée par le postulateur de la cause, Rome, 1907 ; 2) Gabriel Théry, *Contribution à l'histoire religieuse de la Bretagne au XVII^e siècle – Catherine de Francheville, Fondatrice à Vannes de la Première Maison de Retraites de Femmes*, Tours, Mame, 1956, 2 vol. in-8, pp. 352-372, Tome 1 (1620-1674), *Famille, adolescence et première période des retraites de Femmes*, Tome 2 (1674-1689), *La grande période de la Retraite*.

¹⁴⁷ Cf. Père Dominique de sainte-Catherine, *Le Grand Pêcheur converti représenté dans les deux estats de la Vie de Monsieur De Guériolet, prestre conseiller au Parlement de Rennes*, Lyon, 1690.

¹⁴⁸ Cf. Pierre Champion, *Vie du père Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus, de M^{lle} de Francheville, de M. de Kerlivio, grand vicaire de Vannes*, Paris, Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer et C^{ie}, 1886.

¹⁴⁹ Cf. Julien Maunoir, *Vie de Monsieur de Trémaria, prêtre séculier et missionnaire suivi de En Mission avec le Père Maunoir, Monsieur de Trémaria, 1619-1674*, par l'abbé Corentin Parcheminou, édition établie, annotée et présentée par le père Hervé Queinnec, Éditions A l'ombre des mots, 2022.

¹⁵⁰ J. Buléon et E. Le Garrec, *Sainte-Anne d'Auray*, Tome 1, *Histoire d'un village, ses origines, son histoire au XVII^e-XVIII^e siècle*, Vannes, Lafoly Frères et C^{ie} Éditeurs, 1924, *Influence de ce rayonnement sur la foi bretonne*, p. 310-311.

Et les deux chanoines de rapporter une note du Père Martin s.j. : « *Pour tous ceux dont les vertus ont jeté le plus d'éclat en Bretagne, depuis le commencement du XVII^e siècle, disait-il, nous trouvons qu'ils se sont signalés par leur dévotion pour ce pèlerinage. Ainsi le V. Grangier de Liverdis, évêque de Tréguier ; M. Eudo de Kerlivio, fondateur de la maison des retraites des hommes ; le P. Thibault, fondateur de la réforme des Carmes de Rennes ; [...] le P. Maunoir, qui a semblé donner un nouveau Vincent Ferrier à la Bretagne ; les PP. Huby et Rigoleuc : tous allaient à Sainte-Anne puiser cette piété tendre et généreuse, cette surabondance de charité et ce besoin de glorifier Dieu qui en fait des hommes puissants pour la conquête des âmes. Ainsi voyons-nous accourir aux pieds de sainte Anne ces femmes fortes dont la mémoire est restée en bénédiction dans la contrée : M^{lle} de Francheville, fondatrice de la maison des retraites des femmes : elle faisait régulièrement tous les mois son pèlerinage à pied ; M^{me} du Houx, si vénérée dans la province, à cause de son brûlant amour des souffrances qui la fit nommer "la fille de la croix" ; enfin cette âme toute céleste qu'on a appelée "la fille de l'amour, la bonne Armelle (p. 121-123)." »*

Et nos auteurs de conclure : « *Si le XVII^e siècle a marqué un splendide renouveau de la vie chrétienne dans notre pays, on ne peut nier que l'ère de cette renaissance ne date du grand évènement de 1625*¹⁵¹. »

Renouer avec les origines

Tout au long de son histoire, l'Église a connu des périodes de déclin et des périodes de renouveau, les deux mouvements se croisant souvent en une même époque en jeux complexes de déclin et de renouveaux simultanés. Ainsi, le rayonnement immense de Keranna ne parvint pas à enrayer immédiatement le déclin général du culte de sainte Anne qui avait également touché la Bretagne. « *Florissante au XIII^e siècle, la dévotion à sainte Anne la Palud commença à décliner vers 1640 [...]*¹⁵² » signalait le chanoine Pérennes.

A Peumerit, en Pays Bigouden, lorsque l'on reconstruisit en 1649 la chapelle Sainte-Anne, sous les auspices des seigneurs de Rubien, on substitua au patronage de la Mère de Marie celui de saint Joseph, sans doute considéré comme plus biblique par les fondateurs. Pourtant, quelques années auparavant, en 1633, les habitants de la ville toute proche de Pont-L'Abbé s'étaient distingués par leur piété envers le nouveau pèlerinage de Keranna : « *La peste affligeait la ville depuis plus de six mois, rapporte Henri Ghéon. À l'instigation du Père Hugues, prieur des Carmes de cette ville, ancien prieur des Carmes d'Auray, les habitants firent un vœu à sainte Anne pour la cessation du fléau. Précédées de tous les religieux du couvent, deux ou trois cents personnes de Pont-L'Abbé se rendirent en procession à Sainte-Anne, priant et chantant pendant trois jours. Leur vœu accompli, elles s'en retournèrent et la peste cessa*¹⁵³. »

Au Bocenno, sainte Anne est venue par des prodiges ramener les Bretons à la foi des origines et présenter Marie et Jésus *entre ses mains*¹⁵⁴ de la part de Dieu à tous ceux qui viennent pérégriner en ce lieu béni. Oui, c'est un grand message que celui de Keranna, et une grande mission que celle d'Yvon Nicolazic – *l'organe de mes volontés* – comme le dit sainte Anne selon la traduction d'une formulation bretonne qui, là encore, nous manque cruellement.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 311.

¹⁵² Chanoine H. Pérennes, *Sainte Anne chez nous*, 1941, *Au pays de Cornouaille*, p. 82.

¹⁵³ Henri Ghéon, *Ste Anne d'Auray*, Flammarion, 1931, *La dévotion à sainte Anne*, p. 14.

¹⁵⁴ Ce fut également *entre les mains de sainte Anne* que les évêques de Bretagne firent la Consécration de la Bretagne au Cœur Immaculé de Marie, le 26 juillet 1954 à Sainte-Anne-d'Auray.

En ce même XVII^e siècle, la Bretagne connut, en divers lieux, d'autres prodiges et faits surnaturels – avec parfois redécouverte d'antiques statues – comme autant d'invitations du ciel à revenir aux sources de sa foi.

Certes, des phénomènes de ce genre ont ponctué le cheminement du peuple de Dieu en Bretagne tout au long de son histoire¹⁵⁵. Citons pour mémoire la découverte vers l'an 800, à Josselin, en l'évêché de Saint-Malo, de la statue de Notre-Dame du Roncier ; la découverte à Saint-Sulpice-la-Forêt, dans la forêt de Rennes, au début du X^e siècle, d'une statuette lumineuse de la Vierge dans un nid de merle ; la découverte, vers 1300, à Rostrenen, d'un buste de la Vierge dans un buisson d'églantier qui fleurissait chaque année en plein hiver près des douves du château¹⁵⁶ ; la découverte, sans doute au XV^e siècle, à Uzel d'une statuette de la Vierge dans un poirier, à l'origine du pèlerinage de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, etc. Plus près de nous, vers 1767, à Bulat-Pestivien, ce fut la découverte de la statue de Radenec ; en 1820, l'apparition au jeune Yann Ar Poull (Jean Poull) à Lescouët-Gouarec dans le pays Pourlet, et la découverte d'une statuette de la Vierge ; et encore en 1874, les apparitions de Kerrio à Noyal-Muzillac, à l'occasion desquelles la Vierge demanda à Jean-Pierre Le Boterff, domestique de ferme, de se rendre en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray en priant "pour la Bretagne"¹⁵⁷.

Mais en ce XVII^e siècle, ce genre d'événement miraculeux se fit plus nombreux et participa à un même mouvement de redécouverte des origines de la foi et particulièrement en lien avec les moines fondateurs des premiers siècles.

À l'aube du siècle, en Persquen, près de Guéméné (pays Pourlet), au Pénity¹⁵⁸ – un ancien ermitage celtique –, ce furent les apparitions de la Vierge à René Guillemot, alors qu'il était en train de labourer : « *Faites construire ici une chapelle en mon honneur, lui dit la Vierge, il existait autrefois, ici une chapelle où on venait me prier.* »

Un peu plus tard dans le siècle, en l'évêché de Saint-Malo, « *Près de Plancoët, au flanc de la colline de Nazareth, sur les rives de l'Arguenon* », on entendait fréquemment comme des gémissements semblant sortir de la fontaine de Ruellan en Corseul. Ainsi, le 26 juillet 1643, en la fête de sainte Anne, François Billy, marchand, demeurant au Haut-Plancoët, alors qu'il s'était arrêté à la fontaine pour y faire boire son cheval, entendit tout à coup, provenant du bassin, une forte voix féminine qui poussait comme une plainte. Le lundi 3 octobre 1644, trois jeunes gens se décidèrent à sonder la fontaine dans laquelle ils ne tardèrent pas à découvrir une croix brisée « *représentant d'un côté la Vierge portant l'Enfant-Jésus dans ses bras, et, de l'autre côté, le Sauveur crucifié*¹⁵⁹. » Suite à cette découverte, survinrent immédiatement des guérisons, tandis que de nombreux témoins attestèrent avoir vu des clartés émanant la nuit de la statue. Enfin, le 18 octobre 1644, en pleine nuit, ce fut l'apparition d'une "belle dame lumineuse, tout habillée de blanc"¹⁶⁰. Suite à l'enquête menée avec diligence dès novembre 1644, sous l'autorité de M^{gr} Achille de Harlay de Sancy, évêque de Saint-Malo, la découverte de la statue et ses manifestations furent déclarées d'origine divine et la

¹⁵⁵ Yves du Menga, *Apparitions de la Vierge en Bretagne, traduit du breton*, Imprimerie Centre-Bretagne, Rostrenen 1973, *Traditions*, p. 28.

¹⁵⁶ *Itron Varia Rostren, Notre-Dame de Rostrenen*, Embannadurioù Sant Erwan, Presbital, 22110 Rostren, imprimé par l'Icone de Marie, Bulad-Pestivien.

¹⁵⁷ Yves du Menga, op. cit. p. 165 : *Reine de l'Arvor*.

¹⁵⁸ Abbé Audo, *Pénity et son pardon Notre-Dame de Pénity*, 1980.

¹⁵⁹ Yves du Menga, *Apparitions de la Vierge en Bretagne, traduit du breton*, Imprimerie Centre-Bretagne, Rostrenen 1973, p. 32.

¹⁶⁰ Cf. *Les origines du pèlerinage et du sanctuaire de Notre-Dame de Nazareth, près Plancoët, d'après les documents originaux*, avec une introduction de M. A. du Bois de la Villerabel, vicaire général de Saint-Brieuc, Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, année 1913.

construction d'un sanctuaire approuvée. Celui-ci devint un lieu de pèlerinage très fréquenté pour toute la région et au-delà.

Autre découverte d'une statue miraculeuse, qui devint l'origine d'un pèlerinage local : « *Vers 1650, sur le plateau de Saint-Jacques, près de Nantes, plusieurs personnes aperçurent un soir une statue de la Vierge inconnue en ces lieux et environnée d'une clarté éblouissante. Elles placèrent la merveilleuse image dans une maison. Mais le lendemain, elle était retournée au lieu de l'apparition. Les bénédictins l'emportèrent dans leur chapelle. La statue revint sur le plateau ! On lui éleva alors une grotte, et l'on vint en foule prier Notre-Dame de Bonne-Garde*¹⁶¹. »

Sensiblement à la même période, un paysan découvrit sur ses terres, à Quévert, près de Dinan, une antique statue de sainte Anne. Une requête fut adressée par les paroissiens à l'évêque de Saint-Malo, afin qu'une chapelle soit construite à cet endroit. Ainsi, naquit le pèlerinage à sainte Anne-du-Rocher très célèbre dans la région de Dinan.

Un peu plus tard, en 1651, le père Maunoir et ses missionnaires relevaient la chapelle de saint Elouan¹⁶² sur la paroisse de Saint-Guen, près de Mur en Haute-Cornouaille, et cela également sur injonction du ciel. En effet, saint Elouan, qui vint au VI^e siècle achever sa vie en Armorique après avoir fondé plusieurs monastères en Irlande sa terre natale, était apparu à la mystique Catherine Danielou, lui demandant que soit relevée sa chapelle en ces lieux où subsistait son sarcophage dans les ruines de celle-ci. La pose de la première pierre de la nouvelle chapelle eut lieu le 26 juillet 1651, *jour de la sainte Anne* et c'est en ce lieu béni que le Père Maunoir fonda le lendemain son association de prêtres missionnaires¹⁶³. Le 15 août de l'année suivante le *tad mat* était à nouveau présent sur place pour une première bénédiction des travaux. Et voici qu'à la fin des vêpres, des gens vinrent le chercher : la Vierge venait d'apparaître dans le Penthièvre, à Querrien en la Prenessaye¹⁶⁴ près de Loudéac, à la jeune Jeannette Courtel, la petite bergère sourde et muette, à l'endroit même où saint Gall, mille ans auparavant, avait élevé une statue en son honneur et qui fut retrouvée par miracle.

En 1692, à Lanrivain en Haute-Cornouaille, alors qu'une grande famine sévissait dans le pays, la Vierge apparut à Yves-Claude Allain, tailleur au village de Coatcoustronnec, père de douze enfants, qui se rendait au moulin de Gwaz-Salo pour acheter un peu de farine. La Vierge lui assura que, par prodige, le peu de farine qui restait chez lui suffirait à nourrir sa famille durant la disette, puis elle lui confia la mission d'aller trouver le recteur de Bothoa pour lui demander que soit relevée la chapelle qu'elle avait en ces lieux. Informé, le recteur de Bothoa, Messire Grégoire Raoul, refusa de prêter attention aux propos du voyant. Frappé soudain de cécité, il retrouva la vue devant la statue miraculeuse découverte sur les lieux de l'apparition. Telle fut l'origine du pèlerinage de Notre-Dame du Guiaudet¹⁶⁵.

¹⁶¹ Yves du Menga, *Apparitions de la Vierge en Bretagne, traduit du breton*, Imprimerie Centre-Bretagne, Rostrenen, 1973, p. 32.

¹⁶² Fañch Morvannou, *Le bienheureux Julien Maunoir 1606-1683*, Tome second : 1649-1683, Brest, Chez l'auteur, 2021, p. 157, cf. Tome 1, pp. 222-224.

¹⁶³ Cf. Père Xavier-Auguste Séjourné, *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir*, Paris-Poitiers, Librairie religieuse H. Oudin, 1895, Chapitre XIX, *Le P. Maunoir fonde son association de prêtres missionnaires 1650-1652*.

¹⁶⁴ Abbé Le Texier, *Histoire du pèlerinage de N.D. de Toute-Aide de Querrien en La Prenessaye*, Saint-Brieuc, Éditions Prud'homme, 1927.

¹⁶⁵ Cf. Yves du Menga, *Op. Cit.*, *Notre-Dame du Guiaudet*, p. 141.

Le 11 décembre 1696, ce fut à Lanvellec, trêve de Dol en l'évêché de Tréguier, l'apparition de la Vierge à Jean Bizien¹⁶⁶, humble journalier, puis la découverte de la statue de la Vierge de Pitié, là où au V^e siècle saint Carré, un compagnon de saint Eflamm, avait fondé un oratoire primitif remplacé au XI^e siècle par une chapelle ruinée durant les Guerres de la ligue.

Il n'est de renouveau authentique qui ne s'enracine dans la tradition : l'un et l'autre ont leur commune origine dans le même Saint-Esprit. En Yvon Nicolazic, sainte Anne a trouvé l'homme providentiel qui permit le relèvement de son sanctuaire depuis longtemps disparu, mais, il faut le croire, précieux aux yeux de Dieu. Par le pieux laboureur de Keranna, devenu bâtisseur¹⁶⁷ de la nouvelle chapelle, sainte Anne a ouvert une route ramenant les Bretons aux origines de leur foi. Grâce à son serviteur fidèle, sainte Anne "triomphante de l'oubli" a permis aux Bretons de renouer avec leur histoire sainte. Tel n'est-il pas le grand message de Keranna ?

Benead+

Le 13 mai 2025 au jour anniversaire
de la mort d'Yvon Nicolazic.

¹⁶⁶ René Laurentin & Patrick Sbalchiero, *Dictionnaire encyclopédique des apparitions de la Vierge. Inventaire des origines à nos jours. Méthodologie, prosopopée, approche interdisciplinaire*, Paris, Fayard, 2007. (Saint Carré)

¹⁶⁷ J. Buléon et E. Le Garrec, *Yves Nicolazic, Le paysan, le voyant, le bâtisseur, Sainte-Anne d'Auray*, 4^e édition augmentée, Rennes, Imprimerie Bretonne, 1958, p. 49, *Troisième partie : Le bâtisseur*.

© Toute reproduction d'un ou des documents sans l'accord de Tiegezh Santez Anna est illicite.



Ar Vouster,
56110 Roudoualleg



02 97 34 54 97



tiegezh-santez-anna.bzh



Tiegezh Santez Anna